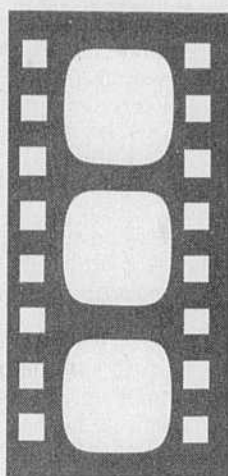




Cinéma Page C5
Théâtre Page C8
Disques Page C9
Danse Page C10
Vitrine du disque Page C11
Disques classiques Page C12
Grille télé du week-end Page C13
Agenda culturel Page C14



LES ARTS

Ici aussi, le cinéma a cent ans!

Heureux hasard: nous célébrerons à notre façon le centenaire du cinéma alors que roulent cette semaine les Rendez-vous du cinéma québécois. Mais ici comme ailleurs, le constat est le même: vivement que la relève prenne la caméra!

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Voici donc qu'en l'an de grâce 1995, le cinéma compte son siècle d'âge. Un an de moins au Québec où la première projection publique date de 1896. Mais trêve de chipotage! Il a cent ans et des défis à conquérir, une morosité à secouer et de nouvelles avenues à explorer, côté idées, côté financement, côté structures de production à alléger, côté vocation à redéfinir.

Cent ans et un paysage de science-fiction qui lui rentre dans le flanc: l'autoroute électronique, les canaux de télé se multipliant comme des lemmings, la vidéocassette qui fait rage, et le public de plus en plus nombreux à vouloir consommer ses images en pantoufles. À moins du film événement qui engorge les grands écrans et qui renvoie les petits longs métrages d'auteurs dans le maquis de la clandestinité. Reste à notre septième art à retrouver des coups de cœur, à se redéfinir et vite, à sauter dans un train qui file tout droit vers l'an 2000.

Une question de cycle

Cent ans, le cinéma québécois? Oui et non. Il a bien eu sa préhistoire. Les abbés Tessier et Proulx, notamment, ont creusé des sillons. Mais nos grosses années de production ont quarante ans à peine et les épopées des pionniers sont fraîches d'hier.

On dit que le Québec est entré au XX^e siècle durant les années 60. Côté cinéma, c'est presque vrai. La mythique décennie de la révolution tranquille s'est jouée avec la caméra à l'épaule et les pieds dans la mare aux canards. Ils avaient le vent de l'ONF en poupe, les cinéastes et techniciens, soudain allégés d'un équipement de trois tonnes, prêts à redéfinir l'image et son sens. Perrault, Brault, Labrecque et leur suite mettaient le direct au monde, captant le réel avec le moins d'irritants possible, changeant la face du documentaire statique qui fut le nôtre.

Mythiques années que cette décennie 60 qui vit naître aussi une vraie fiction, enfin dépouillée des sanglots d'*Aurore l'enfant martyr*. Après Carle, Brault, Lefebvre, Groulx, Jutra, Arcand, Mankiewicz et les autres, qui pouvait douter de l'existence du cinéma national? On existait. D'autant plus fort lors des poussées de fièvre du milieu des années 80, à l'heure du *Déclin* d'Arcand, du *Zoo* de Lauzon, quand le cinéma québécois est allé chercher une grosse tranche de son propre public. Le monde s'ouvrait à nous. Du moins, on le croyait. Puis on l'a cru moins fort... Ces dernières années furent éprouvantes. À quelques exceptions près — dont l'*Octobre* de Falardeau — ils traînent la patte, les longs métrages québécois dans nos salles.

L'histoire est cyclique, dit-on. La morosité actuelle qui sévit dans notre cinéma ressemble fort à celle qui affligait nos pellicules nationales du début des années 80. Sauf que la panne d'inspiration qui frappait le Québec postréférendaire atteint cette fois le Québec préférendaire... Voilà le hic! Mais passons. Il est quand même irritant d'entendre évoquer les pannes de scénaristes, lorsque l'on considère que des œuvres littéraires aussi porteuses de sens, d'identité nationale —

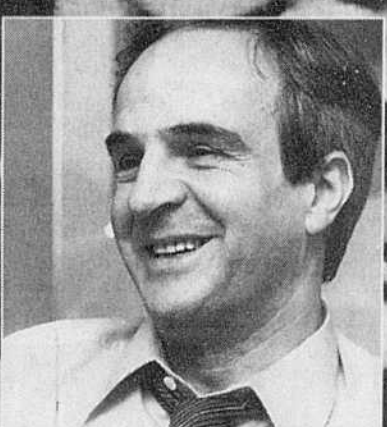
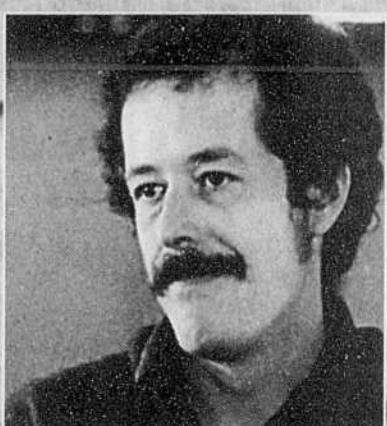


VOIR PAGE C 2 : CINÉMA



Un dossier spécial de trois pages

PHOTOS D'ARCHIVES



Sous la direction de
ROBERT LAHAISE
Préface de
LISE BISSONNETTE
Postface de
GUY ROCHER

26 auteurs - 512 pages
Cahiers du Québec n° 110
34,95\$



L'histoire d'un quotidien
qui fait partie de notre patrimoine.
85 ans d'information
et de liberté.

1910-1995



Éditions Hurtubise HMH
7360, boul. Newman
Ville LaSalle (Québec) H8N 1X2
Tél. : (514) 364-0323 — 1-800-361-1664
Fax : (514) 364-7435



LES ARTS

Le centenaire entre bonnes mains

JENNIFER ALLEYN

Le centenaire du cinéma est entre bonnes mains: celles de Lucette Lupien! Il suffit d'écouter la coordonnatrice du comité organisateur des événements pour comprendre que le cinéma joue un rôle majeur dans sa vie et ce, depuis longtemps. «Je suis née à l'ONF en 1965», lance-t-elle en souriant.

Formée «sur le tas», Lucette Lupien prend vite en charge la distribution internationale à l'Office national du film. Mais elle quitte ces bureaux pour devenir assistante réalisatrice, un poste qui n'existait pas à l'ONF à l'époque. «Le premier film sur lequel j'ai travaillé, qui est d'ailleurs mon film fétiche, c'est *LXE-13* de Jacques Godbout.» Bras droit de Marcel Carrière sur *O.K. Laliberté*, puis sur *Ti-Mine*, *Bernie pis la gang*, en passant par *Pour le meilleur et pour le pire* de Claude Jutra et *Mourir à tuer* d'Anne-Claire Poirier, la petite fille de Sainte-Adèle fait ses armes aux côtés des plus grands.

Depuis juin 1994, elle prépare le calendrier des festivités qui célébreront le centenaire du cinéma au Québec. Avec Micheline Lancôt et André Melançon, qui coprésident le comité du centenaire, Lucette Lupien coordonne les activités: «Le mandat du comité, c'est de cueillir les informations sur ce que les gens prévoient faire pour souligner le centenaire. Stimuler l'intérêt, mettre les différents organismes en rapport, coordonner, c'est ça notre vrai mandat.»

Un an de festivités

Des célébrations qui s'étaleront sur un an... pourquoi? «En réalité, on fête la première projection publique du Canada, qui eut lieu le 27 juin 1896, mais comme partout dans le monde on attribue au 28 décembre 1895 la naissance «officielle» du cinéma. Avec les premières projections publiques des frères Louis et Auguste Lumière à Paris, on commence les commémorations dès 1895!» Si la France a déniché près de 22 millions \$ pour célébrer sur deux ans, à l'échelle nationale et en grande

pompe le centenaire du septième art, le Québec, lui, en petit cousin qu'il demeure, ne dispose que de 70 000 \$ par an et ce, pour deux ans.

«En France, ils en ont fait une priorité nationale. Ici, les paliers de gouvernement participent financièrement, c'est sûr, mais on ne sent pas la priorité nationale... On avait un projet de créer un site international sur l'autoroute électronique, un site mosaïque sur le centenaire du cinéma, mais la ministre (interimeraire) Rita Dionne-Marsolais n'a pas (faute de temps?) répondu à notre demande!»

Ceci explique que la plupart des activités qui figurent au calendrier du centenaire, et elles sont néanmoins nombreuses, ont été rendues possibles grâce à la générosité et à la collaboration des organismes.

L'illustrateur Vittorio, qui avait réalisé les premières affiches du Festival international de Montréal dans les années soixante, a accepté, pour une bouchée de pain, de créer six affiches thématiques (cent ans de cinéma, cent ans d'histoire, de lumières, d'imaginaire...) ainsi qu'une épinglette qui seront commercialisées au cours de l'année.

Pour la production des douze bandes-annonces thématiques qui seront diffusées dans les salles de cinéma, d'ailleurs l'unique projet panquébécois du centenaire, c'est René Gueissaz, producteur à l'ACPAV, qui a accepté de donner de son temps. L'enthousiasme de Lucette Lupien est évident: «Les publications Québecor se sont

associées à la diffusion des bandes-annonces en proposant au public un concours où il faut identifier au moins un film inclus dans une bande-annonce. De plus, cinquante clubs vidéo ont manifesté le désir de diffuser nos bandes-annonces!»

Des inédits, des trouvailles

Des projets, Lucette Lupien en a et ne cesse d'en chercher. Car pour en voir un aboutir, rappelle-t-elle, il faut en mener dix de front. «Faut pas qu'on laisse le centenaire nous passer sous le nez, on ne sera pas là pour le prochain!» Grâce à ses généreux soutiens et une efficacité qui se lit dans un agenda qu'elle garde toujours à portée de la main, Lucette Lupien a réussi à remplir son calendrier d'une centaine d'activités.

«Le Complexe Desjardins nous a offert sa place publique. On a été chercher le syndicat des techniciens de cinéma (STCVQ) — qui célèbre son 25^e anniversaire cette année! — et ça a donné lieu à un autre point fort des célébrations qui est l'Envers du décor.» Résultat, du 7 au 18 avril, le Complexe sera transformé en plateau de tournage, avec reconstruction d'époque, tournage en direct et présentation des divers métiers du cinéma. «Notre but, souligne Lucette Lupien, c'est la synergie. Nous avons proposé à François Domperrière, qui prévoit sortir un album de musiques de film, de faire coïncider son lance-

ment à l'une des journées d'animation.»

Ensuite, du 21 juin au 30 août, CinémaRue invite le grand public à des soirées son et lumière cinématographiques tous les mercredis soir sur la rue Saint-Denis. Avec ses terrasses et ses cafés, la rue deviendra cet été un gigantesque site de projection où se dérouleront des nuits américaines, européennes et canadiennes.

Des inédits, des trouvailles? «On commence avec *Kamouraska* de Claude Jutra, notre *Docteur Jivago* québécois, c'est-à-dire la version de 173 minutes que personne n'a vue et qui sera présentée le 9 février au Musée des beaux-arts de Montréal.»

De plus, André Gaudreault, professeur titulaire en cinéma à l'Université de Montréal, prépare un spectacle du début du siècle avec projection de films tournés au Québec par les opérateurs d'Edison, avec bonimenteur et musiciens sur scène, pour la clôture des Rendez-vous du cinéma québécois en 1996. C'est lui qui a retrouvé *Danse indienne*, tourné en 1901 à Kahnawake par les opérateurs des frères Lumière et qui ouvrira le Festival du film et de la vidéo autochtone de Montréal, fin avril.

Plusieurs conférences de presse viendront rappeler au cours de l'année les événements à venir, mais soulignons pour l'instant les projets d'envergure: l'ouverture en septembre prochain de l'INIS, l'Institut de l'image et du son, et l'agrandissement de notre CinémaRue qui inaugurera dès l'automne un nouveau site d'exposition, un centre de documentation agrandi ainsi qu'une belle salle de projection vidéo. Pour ouvrir en beauté, la CinémaRue québécoise présentera une rétrospective des cent films marquants de l'histoire du cinéma mondial.

Mais alors, et la crise du cinéma québécois? «La crise, sourit Lucette, le cinéma n'a-t-il pas toujours été en crise? En 1964, Claude Jutra décrivait la situation du cinéma au Canada dans un film intitulé *Ciné-Boom*, et c'était la même chose: difficultés de production, de financement, manque de salles. La seule différence, c'est qu'à l'époque Jutra le disait en anglais et qu'aujourd'hui, on le dit en français!»

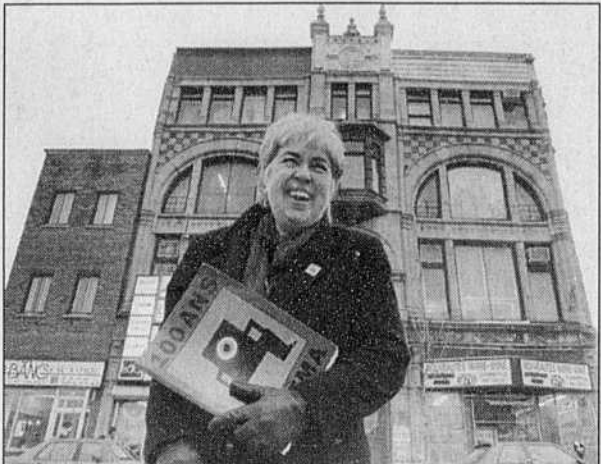


PHOTO JACQUES NADEAU

La coordinatrice des célébrations du centenaire du cinéma, Lucette Lupien, nous fait ici découvrir l'édifice Robillard, qui abritait le Café Palace, où fut tenue la première séance de projection publique au Canada. C'était à Montréal, le 27 juin 1896, au 974 boul. Saint-Laurent.

Le cinéma d'ici, l'histoire d'une conquête

JENNIFER ALLEYN

Quelle est la date exacte de l'invention du cinéma? Remonte-t-elle à la mise au point de la première caméra, à la première image en mouvement ou à la première projection publique? La question se pose et fait couler beaucoup d'encre à travers le monde ces jours-ci. Pour ne pas avoir à le préciser, la Fédération internationale des archives de films célèbre sur dix ans, la France sur deux et les États-Unis, qui se considèrent comme des précurseurs, ont commencé

dès 1991 leurs commémorations de l'avènement du septième art.

Pour le cinéaste André Gladu, qui prépare une histoire filmée du cinéma québécois intitulée *La Conquête du grand écran*, la date de la genèse ne fait aucun doute. «Au Canada, et les journaux de l'époque le confirment, la première projection publique eut lieu le 27 juin 1896, dans un édifice du boulevard Saint-Laurent, à Montréal.» Dès ce jour, donc, la conquête a commencé! «L'avènement du cinéma au Québec et du cinéma québécois, c'est la découverte

et l'appropriation d'une machine — à vues! — qui permet de regarder le monde et de faire rêver dans les termes de notre culture.»

Déterminé non pas à cataloguer la production québécoise de ses débuts à nos jours — 90 minutes ne suffiraient jamais! — mais bien à faire ressortir le mouvement propre de notre identité cinématographique, Gladu cherche et recueille depuis 1989 des extraits de films et d'archives, et accumule les entrevues avec des réalisateurs qui ont marqué notre histoire «lumineuse». Collectionneur de té-

moignages, conteur passionné et maniaque du détail, ce cinéaste de documentaire s'intéresse autant aux balbutiements précurseurs de Léo-Ernest Ouimet qu'aux découvertes de Claude Jutra et à la reconnaissance internationale des Denys Arcand, Yves Simoneau et Jean-Claude Lauzon pour finir avec la relève!

Le choc des «vues animées»

Avant de donner son nom à la première salle de cinéma montréalaise, Léo-Ernest Ouimet était fils de paysan. Éclairagiste de talent, il aborde le cinéma par la lumière. Patenté comme tous les précurseurs, il met au point vers 1904 un appareil de projection, le Ouimetoscope, qui améliore grandement la qualité de projection à l'époque. En 1906, il achète une première salle où il présente des films religieux et légers. C'est un succès fou: la classe ouvrière passe ses dimanches à rêver dans l'obscurité, suspendue aux lèvres muettes des actrices françaises. En 1907, Ouimet ouvre le Ouimetoscope 2, une salle plus grande où sont projetés des films d'amour, n'en déplaise au clergé. Ouimet décore ses salles de photos, présente des extraits de films à venir et développe le concept du *tease* et du marketing. Il ira même jusqu'à traduire les intertitres en français canadien! Dans son sous-sol, il développe ses propres films. Et contrairement aux étrangers qui viennent filmer le mont Royal, le hockey et tout ce que le Québec a d'exotique, Ouimet filme le quotidien. «Ouimet est vraiment notre pionnier du cinéma direct parce qu'il pointe sa caméra vers les gens», souligne Gladu.

La naissance d'une industrie

Il faudra attendre 1930 et l'entrée en scène de J.-Alexandre de Séve pour que se développe une véritable industrie cinématographique au

Québec. Brillant homme d'affaires et manipulateur féroce, J.-A. de Séve prend rapidement le contrôle des salles. Il en possède des dizaines et crée avec France-film son réseau de distribution. Coupé de la production française pendant la guerre, il manque subitement de films à présenter. Qu'à cela tienne, il fait bâtir les studios Renaissance et se lance dans la production dès 1944. Les premiers longs métrages de fiction en français voient le jour dans les studios de Renaissance-films, sur Côte-des-Neiges. De Séve profite de l'expérience des techniciens et des acteurs français venus s'établir au Québec durant la guerre. Il devient maître dans l'art de la distribution. Le slogan de France-film à l'époque: «Le cinéma, gardien de la langue française!»

Entre-temps, les curés, comme l'abbé Albert Tessier en 1925 et l'abbé Maurice Proulx vers 1934, donnent des «conférences lumineuses». Leurs films dépeignent le milieu rural et les valeurs paysannes. La crise économique de 1929 coïncide avec l'arrivée du cinéma parlant, le muet se tait à jamais.

En 1939, l'Office national du film du Canada est fondé à Ottawa. On y produit des films qui font la promotion de l'effort de guerre. Au début des années quarante, Paul L'Anglais fonde Québec-Productions où il produit des films à succès, des *hits*, comme *Un homme et son péché* et *Séraphin*. De Séve, qui a toujours du flair, s'associe à L'Anglais pour produire *Aurore l'enfant martyr* de Jean-Yves Bigras en 1951 et *Ti-Coq* de Gratien Gélinas en 1952. La même année, Radio-Canada ouvre ses portes. Les techniciens de cinéma se dirigent soit vers la télévision, soit vers l'ONF qui déménage à Montréal en 1956.

Les *Raquetteurs* de Gilles Groulx et Michel Brault en 1958 marque le début du cinéma direct. L'efferves-

cence culturelle du Québec, qui grandit jusqu'à la Révolution tranquille, favorise la naissance des premiers auteurs québécois. Claude Jutra, selon André Gladu, est le premier. «Avec *A tout prendre*, il s'impose comme auteur. Jutra, c'est l'avènement du «je» dans notre cinématographie, il est le premier à porter une identité québécoise.» Gladu ajoute que «du *Mouvement perpétuel* (1949) à *Mon oncle Antoine* (1970), Jutra amène et crée une culture cinématographique». Le *Chat dans le sac* de Gilles Groulx confirme en 1964 l'avènement du cinéma-vérité. La nouvelle vague influence, Jutra et Truffaut correspondent. La CinémaRue canadienne, fondée en 1962, devient québécoise en 1972. Le général de Gaulle est passé, Expo 67 aussi et Gilles Carle a réalisé *La Vie heureuse de Léopold Z. De Les Ordres* de M. Brault à *Le Confort* et *l'Indifférence* de Denys Arcand, le cinéma québécois s'engage.

Avec les années 80 s'amorce la conquête des publics.

Le Déclin de l'empire américain et *Jésus de Montréal* de Denys Arcand traversent les océans, sont vus à travers le monde et permettent à leur auteur d'exporter notre cinématographie comme personne ne l'a fait avant. Forcier, Lauzon, Simoneau, Pool, et ceux qui suivront — la relève — confirment que le cinéma québécois a trouvé sa voie. «Oui, soutient André Gladu, le cinéma québécois existe sur la planète, il a une culture, un droit de s'affirmer, et la naissance d'une cinématographie est un événement important dans l'évolution d'un peuple. De plus, dès le départ, nos pionniers expérimentent tous les genres du médium. C'est pourquoi je tiens tant à faire *La Conquête de l'écran*.» Ce long métrage historique-chronologique, drôle et magique, produit par Nanouk Films, devrait conquérir nos écrans dès 1996!

CINÉMA Notre 7^e art est-il viable?

SUITE DE LA PAGE C 1

et d'images quasi felliniennes — que les *Chroniques du Plateau Mont-Royal* de Michel Tremblay n'ont jamais été adaptées à l'écran...

Les questions éternelles resurgissent à chaque creux de la vague: notre septième art est-il viable? Non bien sûr. Pourra-t-on continuer à faire allègrement des films de trois millions qui s'écrouleront au box office? Une cinématographie peut-elle, sur un aussi petit territoire, se passer du support de l'État? — Impossible.

D'innombrables défis

Depuis les années 70, l'inflation galopante des coûts de production fait mal au cinéma québécois: équipes de tournage lourdes, modes de production qui essaient d'imiter le modèle américain sans en avoir les moyens, sursyndicalisation de certaines fonctions, hausses du budget inversement proportionnel à la rentabilité des productions.

Le film québécois ne fait pas ses frais. *Big news!* Il n'a jamais été rentable. Oui, le cinéma coûte cher, à côté des autres formes d'arts qui n'ont pas besoin de millions pour exister. Faut-il l'enterrer pour autant?

L'assiette au beurre de 12,7 millions investie par la SOGIC et Téléfilm dans les longs métrages québécois, ne bouge plus d'un budget à l'autre. Et dans ce secteur, ce qui ne bouge pas recule. Entièrement de première classe que cet immobilisme, à moins que la relève et les institutions ne retroussent leurs manches, ne réinventent à moindre coût un cinéma capable de toucher les coeurs, que le réseau de distribution ne diversifie son tir, se mettant en quête de formules originales, arrêtant de lancer un film québécois comme on lance un Spielberg ou un Polanski.

On vit ici une situation schizophrénique, puisque l'État permet de produire un cinéma national, mais n'aide pas beaucoup à le distribuer. Combien de pro-

ductions nationales — indépendantes surtout — ne sont à peu près jamais projetées. Cherchez l'erreur. La télé achète de moins en moins de films. Quant aux grands écrans, on le sait, ils sont de plus en plus engorgés par les superproductions des Majors. Fait-il revenir avec le projet (impopulaire) des quotas? Obliger les exploitants de salles à présenter un pourcentage de films d'ici? L'idée fait encore peur.

Oui le paysage cinématographique a changé. L'ONF jadis si dynamique s'est figé, institutionnalisé. Son avenir est incertain, sa production de films de fiction appartient désormais au passé.

La culture cinéphilique s'est modifiée de fond en comble. Exit les ciné-clubs avec les oeuvres dégustées dans la belle convivialité et discutées après le morceau. Quant aux salles de repertoire et aux cinémas d'art et essai, ils fondent tranquillement comme neige au soleil.

Défis de création, de production, défis d'idées, défis de serrage de coudes aussi dans un milieu culturel qui se tire trop souvent dans le pied. Une chose est certaine: le septième art québécois, en cette veille de millénaire peut difficilement faire cavalier seul et se désolidariser de tous les autres cinémas nationaux qui eux aussi vacillent sous l'envahissement des productions américaines et se cherchent une audience.

Dans le village global, notre cause est celle de la Suède, de l'Italie, de l'Allemagne. Et rien ne sert d'accuser uniquement la formidable machine promotionnelle hollywoodienne qui écrase tout ce qui bouge comme un bulldozer. Les goûts du public, du jeune public surtout, ont changé et les portent de plus en plus massivement vers un certain cinéma de divertissement. À moins que la vapeur ne se renverse, à moins que des créateurs porteurs d'un chant inédit ne se lèvent, à moins qu'une nouvelle vague ne succède à la Nouvelle Vague d'hier, à moins... Vivement que la relève prenne la caméra et la parole!

Le regard de l'artiste allume les passions.

Il faut de l'inspiration pour créer une œuvre, du cran pour livrer ses émotions, de la passion pour conquérir le public. Rendons hommage à nos artistes. Leur vision du monde est le reflet de ce que nous sommes.



BANQUE NATIONALE

Notre banque nationale



Merveilleuses machines à images

Les transformations technologiques ont directement façonné l'évolution du septième art

MARC THIBODEAU

Il y a fort à parier qu'Auguste et Louis Lumière auraient le souffle coupé s'ils devaient aujourd'hui s'aventurer sur un plateau de tournage ou s'installer dans une salle de cinéma.

C'est que les choses ont bien changé depuis l'époque où les deux frères lyonnais présentaient leurs premiers films à des compatriotes émerveillés dans un sous-sol du boulevard des Capucines à Paris. Les cent dernières années ont en effet été marquées par l'émergence d'un grand nombre de nouvelles technologies, qui ont eu une influence marquante sur le monde du grand écran.

Une course effrénée

«Le cinématographe breveté par les Lumière en 1895 représentait déjà un saut qualitatif majeur par rapport aux appareils qui existaient alors», explique Pierre Véronneau, responsable des recherches historiques à la Cinémathèque québécoise. Le nouveau système marquait en quelque sorte l'aboutissement de la course effrénée dans laquelle s'étaient engagés plusieurs chercheurs répartis à travers l'Europe et l'Amérique du Nord. Quelques années auparavant, le célèbre inventeur Thomas Edison et son collaborateur William Dickson avaient notamment développé la caméra Kinetograph et le projecteur Kinetoscope, qui utilisaient tous deux des pellicules à bandes perforées. Le projecteur en question ne permettait cependant que l'observation individuelle des films.

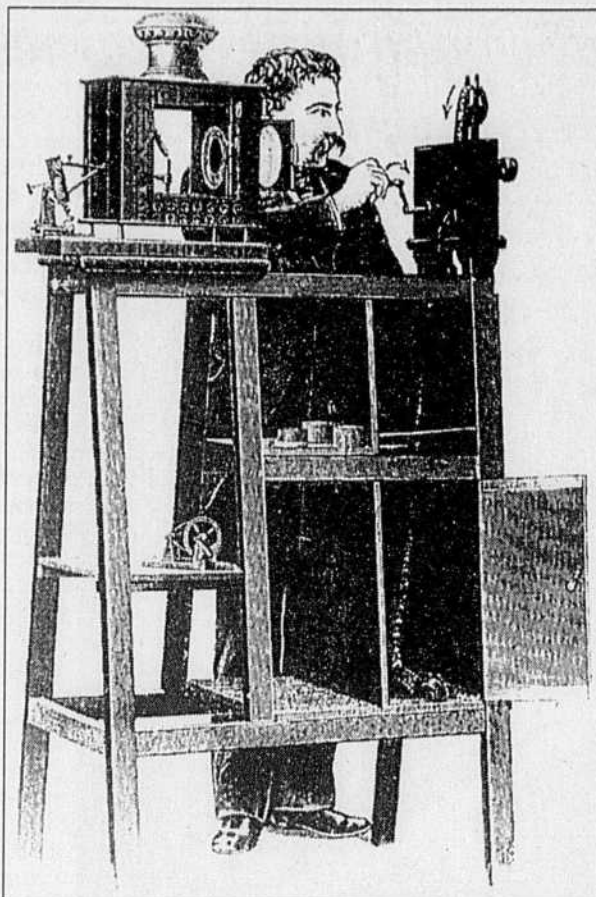
Le cinématographe, pour sa part, était plus léger et plus compact que ses prédécesseurs, pouvait servir de caméra et de projecteur et utilisait un ingénieux mécanisme à griffe qui entraînait la pellicule par saccades, image par image. «Dès 1896, note M. Véronneau, des opérateurs munis du nouveau système furent envoyés un peu partout à travers le monde et favorisèrent une diffusion rapide du cinéma.»

D'un point de vue technologique, poursuit notre historien, les quelques décennies qui suivirent furent marquées par des améliorations plutôt que de véritables révolutions.

On travailla ainsi sur les systèmes optiques des caméras afin de parfaire la qualité de l'image. La pellicule reçut également sa part d'attention. On assista notamment à l'apparition des émulsions panchromatiques qui, contrairement aux émulsions antérieures, étaient sensibles à l'ensemble de la lumière visible.

Des travaux furent également réalisés afin de perfectionner la sécurité des appareils. L'incendie du bazar de la Charité, qui fit 120 victimes à Paris en 1897, contribua grandement à cette évolution. Le sinistre, qui découlait d'un accident survenu sur un projecteur, fit les grands titres des journaux du monde entier et amena plusieurs personnes à conclure que le cinéma était un divertissement dangereux.

Les projecteurs de l'époque ne disposaient que d'une seule bobine. La pellicule qui sortait de l'appareil tombait simplement dans un panier et était rembobinée à la fin de la séance. Cette pratique, qui ne posait pas trop de



Le cinématographe des frères Lumière, le projecteur synchro avec disque et le projecteur IMAX: en 100 ans, le cinéma n'a cessé de se transformer.

problèmes puisque les pellicules n'avaient alors guère plus de vingt mètres de long, présentait des risques importants. Faites de cellulose riche en nitrate, elles étaient en effet hautement inflammables. Les fabricants d'appareils entreprirent donc de développer des appareils qui permettaient un rembobinage immédiat à la sortie.

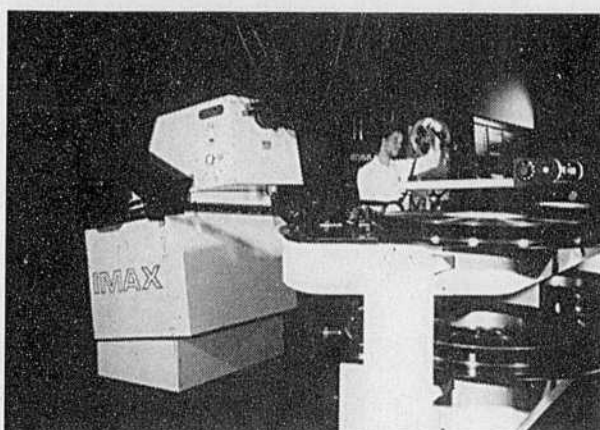
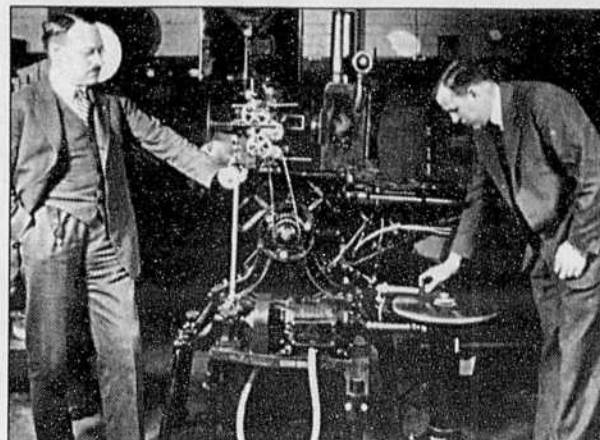
La couleur et le son

Mais les plus grands défis auxquels s'attaquèrent les chercheurs étaient ailleurs. L'introduction de la couleur et du son était en effet à l'ordre du jour.

Dès les débuts du cinéma, on donnait de la couleur aux images en colorant directement les images sur les films noir et blanc. Dans un premier temps à la main et, par la suite, à l'aide de pochoirs.

Une autre technique consistait à teinter uniformément l'image en utilisant par exemple des films colorés. Kodak produisait ainsi en 1930 différents supports teintés aux noms exotiques comme «nocturne» ou «caprice». Les scènes de nuit pouvaient être bleuâtres tandis qu'un incendie pouvait être baigné de rouge.

Il y eut également diverses tentatives pour enregistrer



SOURCE CINÉMATHEQUE

directement sur la pellicule les couleurs de la scène filmée. L'un des procédés les plus célèbres demeure le Technicolor trichrome, qui fut popularisé par le classique *Autant en emporte le vent* en 1939. Il fallut cependant attendre jusqu'aux années 50 pour que le noir et blanc soit définitivement relégué au rang d'exception.

Le film muet devait en parallèle connaître un sort similaire. Dès les débuts du septième art, plusieurs inventeurs s'efforcèrent de créer le cinéma sonore. Bien que les premiers essais aient connu un succès mitigé, il ne faut pas croire pour autant que le cinéma du début du siècle était silencieux. Sans parler des bruiteurs ou des commentateurs, la plupart des projections incluait en effet un accompagnement musical joué sur place par un pianiste dans les petites salles ou encore par des orchestres dans les plus grandes.

En 1926, les frères Warner présentèrent le premier long métrage sonore, soit *Don Juan* de Alan Crosland, qui était agrémenté de musique et de bruitage. Le procédé employé, baptisé Vitaphone, utilisait des disques qui étaient synchronisés avec le projecteur.

Ces inventeurs frappèrent un autre grand coup l'année

suivante en introduisant, toujours à l'aide du Vitaphone, *Le Chanteur de jazz*, un autre film de Crosland où l'on pouvait voir le comédien Al Jolson en train de chanter et parler. Le cinéma sonore prit alors son envol.

Le procédé utilisé tomba rapidement en désuétude au profit de méthodes plus performantes d'encodage optique ou magnétique du son, qui se devaient à leur tour se traduire par de nouvelles merveilles comme la stéréophonie.

D'autres modifications technologiques, note M. Véronneau, furent également apportées durant la période de l'après-guerre afin de rendre le cinéma plus «spectaculaire». «Il fallait trouver des moyens de contrer la désaffection relative qui a accompagné l'essor de la télévision», note-t-il.

Les nouvelles technologies

L'introduction du CinémaScope en 1953 et du Cinéma quelques mois auparavant s'inscrivent dans cette tendance. Ces procédés marquèrent l'apparition du grand écran large, qui reçut un accueil enthousiaste de la part du public.

L'arrivée de lampes au xénon dans les années 60 suscita également des changements considérables. Auparavant, les projecteurs utilisaient comme source lumineuse l'arc à charbons, où l'on faisait jaillir une décharge électrique permanente entre deux électrodes en graphite baptisées «charbons».

La vitesse de consommation de ces électrodes faisait qu'il était impossible de présenter un long métrage avec un seul projecteur et rendait indispensable une surveillance régulière. Grâce aux nouvelles lampes, il devenait désormais possible pour un opérateur de s'occuper de plusieurs appareils à la fois, ce qui contribua à l'émergence des complexes multisalles que l'on retrouve aujourd'hui.

Les dernières années ont également apporté leur lot de nouveautés. Il suffit ici de penser au développement de puissants appareils et logiciels permettant de créer des images de synthèse ou encore à l'impact qu'a eu la numérisation des films sur les procédés de montage et de post-synchronisation.

«Auparavant, les gens devaient continuellement couper et coller des extraits de pellicule, rappelle M. Véronneau. Aujourd'hui, chaque extrait du film est encodé et numérisé et tout le montage, tant du point de vue sonore que visuel, peut être réalisé par voie électronique.»

L'avènement de la numérisation risque même d'entraîner la disparition pure et simple de la pellicule. Les créations cinématographiques pourraient en effet, dans un avenir pas si lointain, être diffusées à partir de copies numérisées. «Il y a diverses expériences en cours dans ce sens, note M. Véronneau. Dès que ces méthodes permettront d'obtenir à l'écran une image d'aussi bonne qualité que celle obtenue à partir d'une pellicule, il n'y aura plus de raison de conserver l'ancienne méthode.»

Que les nostalgiques se le tiennent pour dit, le monde du cinéma, malgré ses cent ans, n'a pas fini de se transformer.

Nous faisons briller
les feux de la rampe.

Hydro-Québec

est fière

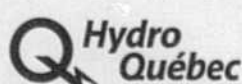
de mettre

son énergie

au service

des créateurs

d'ici.



Le meilleur de nous-mêmes

La version longue
enfin projetée sur grand écran

KAMOURASKA

de Claude Jutra



Le jeudi 9 février 1995 à 19 h
dans le cadre des Rendez-vous du cinéma québécois
à l'auditorium Maxwell-Cummings
du Musée des beaux-arts de Montréal
(sur invitation)

et
le dimanche 12 février 1995 à 15 h
dans le cadre de la rétrospective
Geneviève Bujold et ses personnages
à la salle Claude-Jutra de la Cinémathèque québécoise
335, boul. de Maisonneuve Est, Montréal

Prix d'entrée : 4 \$ Renseignements : (514) 842-9763



Musée du cinéma



SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
DES INDUSTRIES CULTURELLES
QUÉBÉCOISES

soGic

Telefilm Canada

ASTRAL Tech





LES ARTS

La disparition des «movie palaces», un crime

Du Ouimetoscope au Capitole, Montréal comptait des dizaines de «palaces»

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Il y a des crimes qui devraient intéresser une police de l'art et de la culture. Des crimes de lèse-esthétique, quoi. Comme la destruction sauvage et totalement injustifiée du gigantesque et grandiose cinéma Capitole, en octobre 1973.

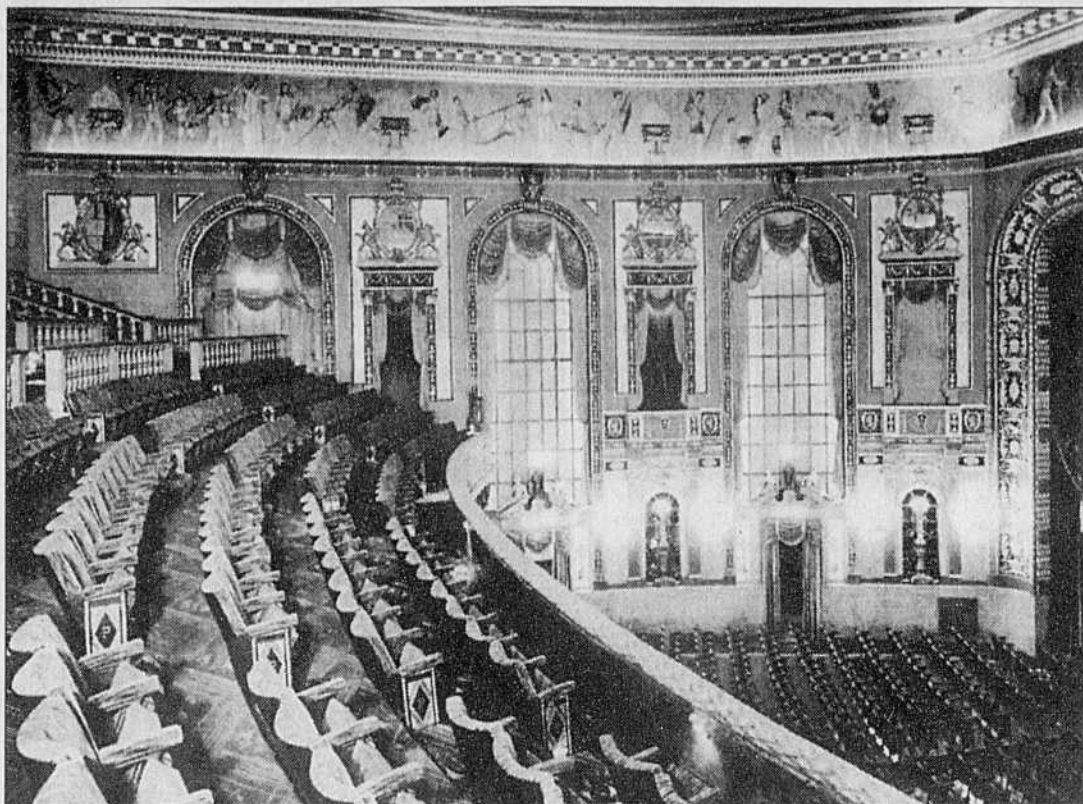
Le Capitole avait été inauguré le 2 avril 1921. Il était alors le plus beau et le plus distingué «palace» de Montréal et il n'a en fait jamais été détrôné de cette place enviable, jusqu'à sa démolition. Installé à l'intersection des rues Sainte-Catherine et McGill College, l'édifice avait été conçu par le bureau du new-yorkais Thomas Lamb, «l'expert par excellence» de l'architecture cinématographique à l'époque en Amérique.

M. Lamb avait déjà dessiné un autre Capitole, à New York, une merveille qu'on décrivait pompeusement comme «le plus bel édifice jamais réalisé depuis la Renaissance». Celui de Montréal pouvait accueillir 2600 personnes dans un décor à faire frémir d'envie les nobles de Venise. Une immense balustrade de marbre ornait le hall. Un escalier descendait jusqu'à l'entrée de la salle où trônait une fontaine et des colonnes de pierre luxueuse. La salle de projection elle-même n'était que faste et opulence: un plafond décoré comme un palais, un lourd rideau de velours et même un orgue en trompe-l'œil. Le bon peuple allait au cinéma pour y côtoyer ce genre de merveille, jouer au riche pour 25 sous.

En 1973, le ministère des Affaires culturelles du Québec n'a rien fait pour classer le trésor et l'administration du maire Drapeau, qui n'en était pas à sa première insupportable indifférence en la matière, n'a pas levé le petit doigt pour empêcher les promoteurs immobiliers de faire leur sale besogne. René Menkes, l'architecte responsable de la construction de l'immonde édifice brunâtre qui est encore en place rue Sainte-Catherine, déclarait alors qu'il n'y avait «rien de remarquable» dans le Capitole et dans le Strand, un autre grand cinéma qu'il était chargé de «remplacer». «I can't wait to see them come down», osait-il alors déclarer.

«Pour moi, la nouvelle qu'on allait détruire cette salle a agi comme un électrochoc: le Capitole était le joyau des grands cinémas de Montréal», explique Dane Lanken. M. Lanken parle d'autorité. Né à Montréal en 1945, grand cinéphile, il a travaillé comme critique de cinéma à *The Gazette* de 1967 à 1977. «J'ai fréquenté toutes les salles montréalaises et je suis allé au Capitole plusieurs fois», dit-il.

Quand les vandales ont commencé leur démolition, M. Lanken a eu l'idée d'écrire un livre sur l'histoire des grandes salles de la ville. L'ouvrage, intitulé *Montreal Movie Palaces*, est paru vingt ans plus tard, en 1993, dans la maison... ontarienne Penumbra Press. «Malheureuse-



Le Palace, photographié en 1948.

ment, aucune maison montréalaise n'en voulait, explique l'auteur qui est entré en contact avec des éditeurs anglophones et francophones. C'est peut-être un autre signe du manque d'intérêt pour les questions patrimoniales.»

Beautés immortalisées

Le livre est pourtant passionnant. Il comprend entre autres de nombreuses illustrations tirées d'archives ou de photos prises pour l'occasion. Parce que dès 1973, M. Lanken a demandé à un de ses amis photographe (Brian Merret) de tirer des témoignages des salles en voie d'extinction. M. Merret a même eu le temps d'immortaliser les beautés du Capitole une semaine avant sa démolition. «Ces photos prouvent bien qu'on a démolì cette salle même si elle était en parfait état, dit l'auteur. En fait, Montréal a été une des villes-phares dans ce domaine en Amérique.»

Son ouvrage est sous-titré *Great Theatres of the Golden Era 1884-1938*. Il présente une quarantaine de grandes salles de cet âge d'or des constructions luxueuses utilisées comme salles de spectacle avant l'arrivée du cinéma, puis de plus en plus exclusivement par le septième

art autour de la Première Guerre mondiale.

C'est en fait toute l'histoire de Montréal comme ville cinématographique qui se condense là. D'abord la naissance du Ouimetoscope, en 1907, la première salle au monde spécifiquement construite pour le cinéma. Puis, jusqu'en 1915, l'époque des «théâtres cinématographiques», avec leurs façades richement ornées et leurs intérieurs qui se rattachent plutôt au théâtre et au spectacle (avec balcons, loges et scènes).

Entre les deux guerres, on passe en vitesse superlatrice. C'est l'époque des «super palaces» comme le Corona et le York, réalisés en 1938. Les salles construites alors dépassent les 2000 places et l'intérieur éblouit toujours par sa décoration pompeuse, inspirée des styles «art déco», «Adam» ou «exotique» (à la mode égyptienne, par exemple).

M. Lanken fournit d'innombrables références et anecdotes sur cette aventure qui le passionne. Par exemple, sur le Loew's, qui a coûté un million de dollars en 1917. Seuls ce «palace» et l'Imperial ont subsisté jusqu'à nos jours, et encore pas toujours dans les meilleures conditions.

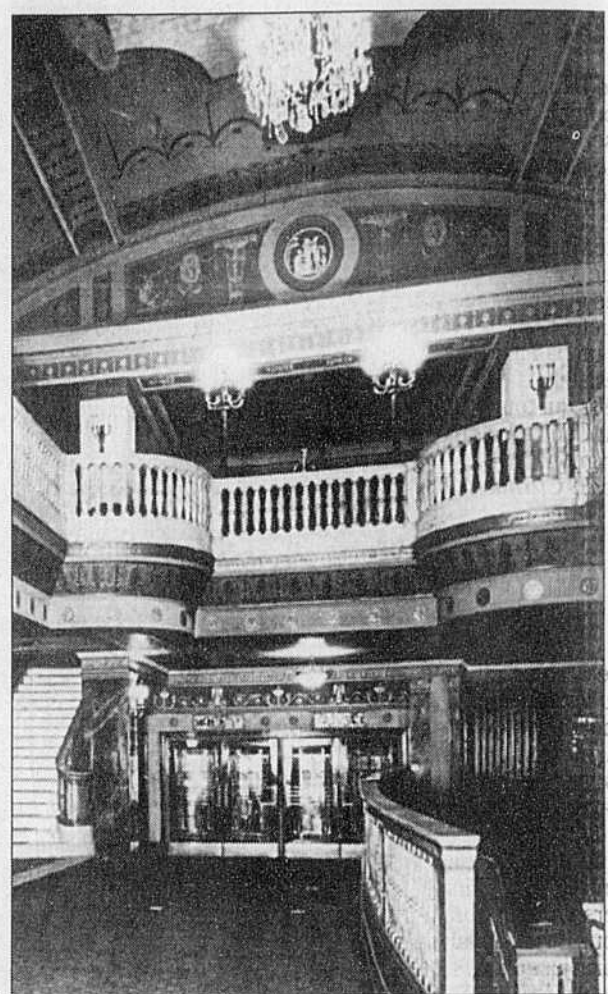
On l'a souvent remarqué: le temps et surtout les hommes sont les pires ennemis des monuments. Et c'est ce qui fait que Montréal n'est plus ce qu'elle était. La triste vérité se vérifie dans une foule de domaines, de la finance à la recherche de pointe, en passant par le mer-

veilleux monde des musées, partout où Toronto s'impose comme la seule et unique grande cité.

L'ancienne gloire a tout de même laissé des traces architecturales, de magnifiques traces en fait, qui ennoblissent encore le paysage urbain. Mais le patrimoine fout le camp, comme le reste. «On a détruit les salles une après l'autre, dit M. Lanken. On a manqué d'imagination et de volonté pour les protéger, alors qu'on aurait pu les transformer en théâtres ou en salles de concert.»

Ce n'est pas arrivé. La folie «moderniste» en a décidé autrement. Les grands «palaces» ont disparu, sauf pour l'Imperial, que vient d'acquérir Serge Losique du FFM, et le Corona, dans l'Ouest de la ville, que la chateuse Diane Dufresne espère sauver.

En conclusion, M. Lanken montre du doigt les noms de la liste des *Movie Palaces* placée au début de son livre et récite la triste litanie de ce qui est arrivé de criminel à la quarantaine de merveilles: «Pharmacie, cinéma porno, brûlé, démolì, à l'abandon, pharmacie, pharmacie, pharmacie...»



L'arrière du hall du Capitole, en 1930.

PLACE AU CINÉMA DE QUALITÉ
5^e MOIS
G
«Attention chef-d'oeuvre!»
Odile Tremblay, LE DEVOIR
Soleil trompeur
PARISIEN 866-3856
480 Ste-Catherine O.
2:00-5:00-8:00

PLACE AU CINÉMA D'ÉMOTION
ANNA 6-18
«Merveilleux, à voir»
- Franco Nuovo RADIO-CANADA
3^e MOIS
PROLONGATION DU 2 FÉVRIER AU 6 MARS
LE CINÉMA PARALLÈLE
4042 Blvd St-Luc
Tél. 943-6001

«D'une beauté fascinante... Un petit pays vient de se donner un grand cinéaste»
Normand Provencher, LE SOLEIL
SÉLECTIONNÉ pour représenter le Cambodge AUX OSCARS 1995
PARISIEN 866-3856
480 Ste-Catherine O.
1:20-4:00
7:00-9:35

Les gens de la rizière
EN PRIMEUR
UN FILM DE RITHY PANH

Julos BEAUCARNE
Avec 4 musiciens sur scène
28 février, 2, 3, 4 mars 1995, 20 h
Une production TAMUZ en collaboration avec le Centre de Créativité du Gesù
Gesù
1200, rue de Bleury, (métro Place des Arts)
INFO/RÉSERVATIONS (514) 861-4036
Également à l'Institut Canadien de Québec le 25 février, 20 h (418) 691-7411

Qu'il vienne celui dont le chant annonce la fin de tous les hivers et transforme en chaleur féconde le duvet des neiges. Nous l'attendons Julos, poète migrateur qui suit le vol insensé des oiseaux et qui ramène chaque année l'éternel printemps de la poésie. Toi qui as vu le pays que nous avons entraperçu dans nos paroles de nuit...
Jean-Daniel Lafond (Cinéaste)

Attention, cinéphiles!

Au cinéma ONF

1564, rue Saint-Denis
le dimanche 12 février
 projection en continuité
 d'une sélection de films
 du cinéaste **Pierre Perrault**
 lauréat du prix Albert-Tessier 1994

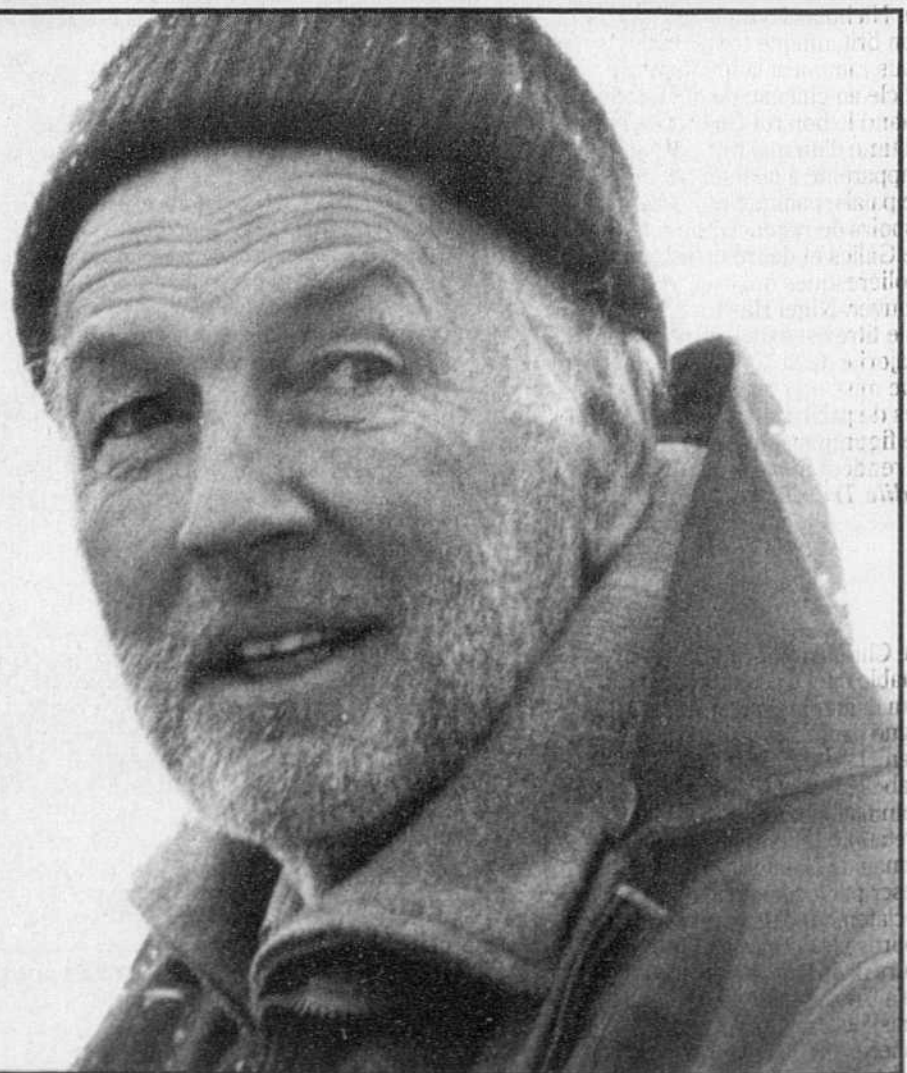
À l'affiche:

12h30	Pour la suite du monde
14h30	Un pays sans bon sens !
16h30	La Bête lumineuse
18h30	La Grande Allure
21h00	Le Beau Plaisir Cornouailles



L'Office national du film du Canada

Plus de 50 ans d'histoire cinématographique québécoise et canadienne



LES ARTS

CINÉMA

Coupé de toute émotion



SOURCE ALLIANCE VIVA FILM

Farinelli, de Gérard Corbiau.

Mais une voix peut-elle constituer l'unique support d'un film? C'est un peu la faiblesse du *Farinelli* de Corbiau; ces vocalises, ces chants s'élèvent plus haut que l'histoire finale. Plus haut que la psychologie des personnages, réduite à peu de choses en somme. Plus haut que ces décors, ces costumes savamment reconstitués.

Le thème est pourtant fascinant. Puisque le film raconte le destin sublime et malheureux d'un de ces enfants castrés avant la mue, puis dressés, exercés comme des animaux savants pour devenir des voix d'or. Côté historique, rappelons que la plupart de ces enfants venaient d'Italie, qu'ils étaient émasculés par des bouchers, que plusieurs en mour-

raient, et que rares furent ces chanteurs à atteindre le statut de *primo uomo*. Au XVIII^e siècle, l'Italien Carlo Broschi dit Farinelli fut le plus grand d'entre eux. Son talent, sa beauté, l'effet choc qu'il produisait — ses fans se pâmaient comme devant les superstars d'aujourd'hui — sont passés à la légende, sa modestie aussi. Mais on ignore tout de ses mœurs. Certains castrats avaient une vie sexuelle, d'autres aucune. Farinelli, allez savoir...

Gérard et Andrée Corbiau ont rempli les creux de la chronique et fait baigner l'existence de Farinelli et celle de son frère Riccardo dans un bain d'intrigues amoureuses, malgré la honte que le castrat ressent de sa blessure à sa virilité; histoire sans

doute de pimenter le film et de lui donner un petit côté olé olé plus rare que l'amour pur du contre-ut. *Farinelli* sera découpé et cousu sur plusieurs époques, avec force flash-backs, relatant la jeunesse des deux frères (Riccardo compose pour son cadet), le combat vocal du jeune Farinelli contre une trompette (perdu par le cuivre), la première rencontre avec Haendel qui refuse d'engager la paire des frères Broschi. Place ensuite aux errances à travers les cours d'Europe, les concerts avec costumes et décors fastueux. On retrouvera Haendel à Londres, son Covent Garden mis en péril par le théâtre de la noblesse ou triomphant les frères Broschi, en menaçant de mettre le maître anglais sur la paille.

Le cinéaste a eu l'heureuse initiative de faire jouer son film dans les langues vernaculaires; partie en italien, langue des frères musiciens, partie en français que toute l'intelligentsia culturelle avait adopté, partie en anglais dans la bouche de Haendel et des Londoniens; ce qui apporte une vraisemblance au film.

L'aspect factice de *Farinelli* tient à autre chose: aux dialogues, souvent superficiels. Rares sont les vraies réflexions sur la musique proférées ici, mis à part les propos de Haendel sur la nécessité pour un interprète de

s'élever au-dessus de la virtuosité afin d'atteindre l'âme, la pureté de l'émotion qui transcende l'effet. L'interprétation générale laisse à désirer. Mettons de côté la question du *lipsing* auquel dut se soumettre Stefano Dionisi pour incarner un Farinelli chantant. Le film exigeait ce subterfuge, qui se voit parfois, mais comment l'éviter? C'est l'émotion qui manque avant tout dans ce jeu d'interprète. Elle est d'ailleurs la grande absente du film. Jeroen Krabbe qui incarne Haendel a seul une présence, une puissance qui passe l'écran; comme ce qu'il a à dire d'ailleurs. Caroline Cellier nous touche aussi en veuve mélancolique au regard désenchanté. Mais les autres acteurs paraissent bien fluets à côté d'eux. Ils manquent de répliques fortes pour gagner du coffre. *Le Maître de musique* du même Corbiau résonnait en des puits plus profonds.

La voix fabriquée de ce castrat est bien belle cependant et les pièces de Haendel font vibrer l'espace sonore. Le film nous donne aussi des images parfois superbes qui déboulent malheureusement trop vite, en un montage précipité. *Farinelli* est une œuvre qui a choisi, côté traitement, côté émotion, le chemin de la facilité et ne s'est laissé porté, en lame de fond que par une voix.

À L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre
★★★★: très bon
★★★: bon
★★: quelconque
★: très faible
☹: pur cauchemar

FARINELLI

★★★

De Gérard Corbiau. Le cinéaste du *Maître de musique* se penche une fois de plus sur les mystères de la voix et des harmonies. Cette fois, sur un mode très romancé, il raconte le destin du grand castrat Farinelli qui éblouit le XVIII^e siècle par la puissance, l'étendue et la virtuosité de son registre. La voix du chanteur — mêlant celles d'un haute-contre et d'une soprano — est belle. Le film explore davantage l'effet (souvent sentimental) que le contenu et la réflexion. Des images intéressantes, mais une interprétation inégale et assez superficielle. Un film agréable toutefois et qui devrait rejoindre un assez large public. Au cinéma Parisien.
Odile Tremblay

THE LAST SEDUCTION

★★★★

De John Dahl. Un film noir d'allure contemporaine finement joué et réalisé. Linda Fiorentino y est une femme fatale que rien n'arrête dans son mépris des hommes et son amour de l'argent. De passage dans une petite ville ordinaire après avoir escroqué son mari, elle fait tomber dans ses griffes un pauvre bon gars en quête d'amour sincère. Elle lui monte un bateau auquel il voudrait bien résister, mais comment faire face à celle qui tourne tout à son avantage? Au Centre Eaton et au Carrefour Angéon.
Jean-Claude Maréchal

FRANÇOIS TRUFFAUT
PORTRAITS VOLÉS

★★★ 1/2

De Serge Toubiana et Michel Pascal. Au lendemain de sa mort, on chuchotait des regrets hagiographiques. Aujourd'hui, les langues se délient. On l'aime, mais on le décrit avec ses travers et ses contradictions. Les témoignages sont chaleureux, éclairants, en particulier celui de son ex-femme Madeleine Morgenstern, un personnage sobre, émouvant et vrai. Sous-titres anglais. Au Cinéma de Paris jusqu'au 9 février.
Francine Laurendeau

LES GENS DE LA RIZIÈRE

★★★★

De Rithy Panh. Un homme, une femme et leurs sept filles vivent de la culture du riz. Des événements dramatiques vont bouleverser leur existence mais l'espoir triomphera. Un très beau film cambodgien présenté en version originale, sous-titres français, l'occasion est trop rare pour la laisser passer. Au Parisien.
Francine Laurendeau

IN THE MOUTH OF MADNESS

★★

De John Carpenter. Un enquêteur est chargé de retrouver un écrivain à succès, disparu avant d'avoir livré à l'éditeur tout le manuscrit de son prochain roman. Et voilà que l'enquêteur se retrouve dans le roman, une histoire d'horreur dont il n'arrive pas à s'échapper. Quelques bons moments et l'interprétation de Sam Neill ne sauvent pas ce film d'un scénario répétitif et d'un sérieux manque d'imagination visuelle. Décarie, Lacordaire, Place Alexis-Nihon.
Francine Laurendeau

THE MADNESS OF KING GEORGE

★★ 1/2

De Nicholas Hythner. Un production britannique très «théâtrale» nous ramène à la fin du XVIII^e siècle au château de Windsor quand le bon roi Georges III est victime d'un mal mystérieux qui s'apparente à la démence. Intrigues de palais, panique du Parlement, espoirs de régence pour le prince de Galles et délire des médecins moliéresques qui essaient de s'y retrouver. Nigel Hawthorne dans le rôle titre est excellent, comme la majorité de la distribution, mais une mise en scène lourde, des excès de palabres, une surabondance de figurants alourdissent le film et le rendent indigeste.
Odile Tremblay

LA SÉPARATION

★★★★

De Christian Vincent. Un remarquable duel d'acteur doublé d'un film d'une rare intensité dramatique, signé par le cinéaste de *La Discrète*. Daniel Auteuil y donne la réplique à Isabelle Huppert (l'un et l'autre en nomination pour les Césars d'interprétation) dans cette adaptation du roman de Dan Frank. À l'écran: la description clinique d'une rupture, l'éclatement d'un couple. La caméra courtise les gros plans, suit les acteurs dans leurs déchirements jusqu'à l'insoutenable. Un film très fort, quasi documentaire dans son atmosphère, qui bouleverse.
Odile Tremblay

FARINELLI
Réal: Gérard Corbiau. Scénario: Gérard et Andrée Corbiau. Avec Stefano Dionisi, Enrico Le Verso, Elsa Zylberstein, Caroline Cellier, Marianne Basle, Jacques Bouquet, Omero Antonutti, Jeroen Krabbe. Image: Walther Vanden Ende. Direction musicale: Christophe Rousset. Au Parisien.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Avant de voir le film, on a écouté une voix. Il est vrai que le disque compact, bande sonore du film *Farinelli* circulait depuis quelque temps. Et chaque auditeur s'amusait à identifier le passage entre le timbre du haute-contre et celui de la soprano, car la voix du castrat Farinelli est cousue de deux gosiers mis bout à bout. Effectivement, ça et là, on sentira, pendant le film, la jonction...

Une voix de castrat, ça a quelque chose de monstrueusement mystérieux. Je me rappelle avoir entendu, tiré d'un rouleau de cire du début du siècle, celle du dernier castrat du monde, alors vieux, et certainement pas des meilleurs. Ça sonnait vaguement comme une crécelle. Difficile d'obtenir une idée de ce que furent ces voix d'or d'un registre et d'une souplesse inimitables, qui faisaient courir les foules des salons et des Cours aux XVII^e et XVIII^e siècles. Corbiau a opté pour ce collage de voix masculine et féminine. Un choix qui se défend.

Sang suite

IN THE MOUTH OF MADNESS
De John Carpenter. Avec Sam Neill, Charlton Heston, Julie Carmen, Jürgen Prochnow, David Warner, John Glover, Barnie Casey, Peter Jason. Scénario: Michael De Luca. Images: Gary B. Kibbe. Montage: Edward A. Warschilka. Musique: John Carpenter et Jim Lang. É.-U. 1994. 1h35. Aux Carrefours Laval, Décarie, Lacordaire, Place Alexis-Nihon, Place Lasalle et Pointe-Claire.

FRANCINE LAURENDEAU

John Trent (Sam Neill) est enquêteur pour une compagnie d'assurances, il a le nez fin et aucune supercherie ne lui échappe. Voici qu'on lui confie une affaire tout à fait inhabituelle. L'éditeur de Sutter Cane, un écrivain à succès dont les tirages dépassent largement ceux de Stephen King, est à la veille de publier son dernier livre. L'éditeur n'a jamais rencontré Cane. Ses manuscrits lui parviennent par son agent.

Or, cet agent vient de mourir dans des circonstances dramatiques. On ne sait pas où perche l'écrivain à succès, et il manque encore quelques chapitres pour que l'ouvrage puisse être publié. On a prévu des traductions dans dix-huit langues et on a vendu les droits d'adaptation cinématographique. Il faut donc absolument retrouver Sutter Cane. John Trent n'est pas convaincu. Il subodore une astuce publicitaire. D'autant plus que, toujours d'après l'éditeur, les lecteurs fidèles de Cane finissent par tellement entrer dans son monde hallucinant qu'ils en deviennent parfois complètement fous. Le livre à paraître s'intitule *In the Mouth of Madness* et se déroule dans un coin perdu de la Nouvelle-Angleterre. Trent décide de s'y rendre.

Je ne vous dirai pas à la suite de quelles péripéties il se retrouve dans un village qui n'existe que dans le roman à paraître. Il voyage en compagnie d'une collaboratrice de l'éditeur qui a lu tous les livres de Sutter Cane et le manuscrit incomplet. Elle reconnaît chaque détail du roman. Trent refuse de la croire: s'il la croit, c'est qu'il est fou.

C'est un film au démarrage prometteur. John Trent est sûr de lui, jusqu'au moment où il plonge dans l'univers de Cane et découvre l'inquiétude, le doute, la peur. On a vu quelques individus déments, on comprend peu à peu que c'est la démence canoïse, si je puis m'exprimer ainsi. Et lorsque nos deux chercheurs débarquent dans le roman, on se dit que voilà décidément un bon sujet. Petit détail amusant: Trent est un fumeur. Mais le pauvre tombe toujours sur des personnes hypersensibles ou carrément intolérantes qui lui intimement l'ordre

d'éteindre. Il ne pourra enfin fumer en paix, ô ironie, que dans un lieu généralement connu comme épouvantable. Malheureusement, l'imagination visuelle de Carpenter s'use rapidement. Ses monstres en caoutchouc-mousse, ses pieuvres gluantes et ses murs ruisselants d'hémoglobine ne font plus peur à personne. Quant au scénario, il tourne en rond, comme les personnages. Si Sam Neill demeure un bon comédien, sa compagne de cauchemar, interprétée par Julie Carmen, est grotesque. N'est pas Barbara Steele qui veut. La mise en scène est lassante et répétitive. Bref, pour moi qui espérais un bon petit film fantastique, ce fut la déception.



PHOTO SHANE HARVEY

Sam Neill, dans *In the Mouth of Madness*, de John Carpenter.

Les productions Nathalie Derome présentent

«Dans le ring où tu boxes»

stand-up poésie
musique à bout de bras

avec Luc Bonin
et François Martel

du 2 au 12 février, 20 h.
le dimanche, à 15h.
(relâche lundi et mardi)

au Théâtre La Chapelle
3700, rue St-Dominique
(près ave. des Pins)
métro St-Laurent ou Sherbrooke

billets: 15\$ (régulier)
12\$ (étudiants/ainés/bs)

Réservations:
(514) 843-7738

101.5
105.7 FM
LE CHÂTEAU
LA PARUSE
SHERBROOKE
101.5
105.7 FM
LE CHÂTEAU
LA PARUSE
SHERBROOKE

SIGOURNEY WEAVER BEN KINGSLEY STUART WILSON

“Un film d'acteurs... que je reverrais volontiers!”

— Francine Laurendeau, LE DEVOIR

La jeune fille et la mort

un film de ROMAN POLANSKI
(v.f. de *Death and the Maiden*)

13
ANS +
VIOLENCE
LANGAGE
VOLGARITÉ

CFGL 105.7 FM DESJARDINS 849-FILM L'ANGELIER 255-5551 PLACE LASALLE 12 849-FILM MALO FILM DISTRIBUTION

★ DCCOOP/RETOUR ★ CARREFOUR LAVAL 849-FILM Carrefour L'Angelier ★ BOUCHERVILLE 449-8404 Coin Des Montagnes et Valls ★

NIGEL HAWTHORNE HELEN MIRREN IAN HOLM

THE MADNESS OF KING GEORGE

Un film de Nicholas Hythner

“Un film merveilleux!”

— David Denby, NEW YORK MAGAZINE

VERSION ORIGINALE ANGLAISE LE FAUBOURG 849-FILM 1155 St-Catherine D. COTE-DES-NEIGES 849-FILM 1201 Collège Ste-Anne ★ DCCOOP/RETOUR ★

GACHET FILMS ET CINÉMA LIBRE PRÉSENTENT

RUTH

UN FILM DE FRANÇOIS DELISLE

“en nomination pour le meilleur film québécois de l'année”
“un des films les plus touchants que j'aie eu la chance de voir depuis très longtemps”
Rudiger Tomczak, FILMARTS, Berlin 1994

3ème semaine CENTRE-VILLE 849-FILM 1001 Ste-Catherine D. SYMPHONIE DU HAVRE

CINÉMA LIBRE présente

RANG 5

un film de Richard Lavoie

LA MAIN QUI VOUS NOURRIT!

“Fait déjà figure de pièce d'anthologie.”
Francine Laurendeau, LE DEVOIR
“Un film magistral.”
Pierre Demers, LE TEMPS FOU

3ème semaine CENTRE-VILLE 849-FILM 1001 Ste-Catherine D.

VOUS RÊVEZ DE VACANCES... 3 HEURES ALLER/RETOUR... CONSULTEZ LES HEURES D'ENVOL...

Besson / Serra

LE GRAND BLEU

VERSION LONGUE ORIGINALE

PARISIEN 866-3856 1:15-4:50-8:25 ★ DCCOOP/RETOUR ★

LES ARTS

CINÉMA

Le secret de Truffaut

FRANÇOIS TRUFFAUT — PORTRAITS VOLÉS
Documentaire de Serge Toubiana et Michel Pascal. Avec Gérard Depardieu, Claude Chabrol, Marcel Ophüls, Fanny Ardant, Eric Rohmer, Janine Bazin, Bertrand Tavernier, Ewa et Laura Truffaut, Madeleine Morgenstern et bien d'autres. Images: Maurice Fellous, Jean-Yves Le Menner, Michel Sourieux. Montage: Dominique B. Martin. France, 1993. 1h30. Version originale sous-titrée en français, au Cinéma de Paris jusqu'au 9 février.

FRANCINE LAURENDEAU

François Truffaut nous quittait prématurément au début de la cinquantaine, en 1984, et nous sommes nombreux, de par le vaste monde, à avoir ressenti cette mort comme un deuil personnel. Nous sommes nombreux à revoir ses films avec un plaisir qui ressemble à de la tendresse, mais aussi avec

un pincement au cœur, avec la nostalgie du «il n'y en aura jamais plus d'autres».

Truffaut aurait eu 63 ans cette année. Quand on pense que Bergman a réalisé *Fanny et Alexandre* à 64 ans, que Jean Renoir a réalisé *Le Déjeuner sur l'herbe* à 65 ans, que Bunuel a réalisé *Le Charme discret de la bourgeoisie* à 72 ans (sans parler de *Cet obscur objet du désir*, il en avait 77!), on se dit qu'il y a une injustice quelque part.

Mais ces regrets sont bien inutiles et rien ne nous empêche de continuer à nous intéresser au cinéaste, même si son œuvre est définitivement close. Le documentaire de Serge Toubiana et Michel Pascal, projeté au Festival de Cannes de 1993 et qui vient de sortir au Cinéma de Paris, est une bonne occasion de raviver la mémoire mais aussi et surtout d'éclairer des pans de la vie et de la personnalité d'un

homme multiple: à la fois délinquant et bourgeois, sauvage et affable, charmant et vindicatif, bref déroutant et surtout très secret.

Un ami d'enfance, des parents, des comédiennes (Marie-France Pisier, Fanny Ardant, Nathalie Baye), des scénaristes (Jean Aurel, Jean Gruaud), ses deux filles (Ewa et Laura Truffaut), Madeleine Morgenstern, son ex-femme, la fille du producteur des *Quatre cents coups* qui fut aussi sa collaboratrice, un réalisateur mort (Jean Renoir), des réalisateurs vivants (Claude Chabrol, Alexandre Astruc, Marcel Ophüls, Claude Miller, Bertrand Tavernier), je ne nommerai pas tout le monde mais le coup d'envoi est donné par Gérard Depardieu.

Ce qui étonne agréablement, c'est la grande franchise avec laquelle la plupart de ces commentateurs s'expriment. On n'a pas le ton compassé et hagiographique des cérémonies funéraires. Par exemple, Claude Chabrol dit en substance que François Truffaut était, profondément, un délinquant qui, pour se faire pardonner, se donnait parfois des allures de statue du Commandeur.

Quand la future Nouvelle Vague se contentait de voir des films, d'écrire des scénarios et d'alimenter *Les Cahiers du cinéma*, c'est Truffaut qui, le premier, a osé plonger dans la réalisation d'un long métrage. «C'est Truffaut qui a sauté le premier, on pensait qu'il risquait sa vie», dira encore Chabrol. Il était dos au mur, il n'avait pas de position de repli comme les autres qui, en cas d'échec, auraient pu devenir professeurs ou reprendre un commerce paternel.

Le secret principal, la blessure secrète est double. D'abord, son père n'était pas son père mais seulement le mari de sa mère — et cette re-

cherche de son véritable père ou d'un père de remplacement sera pour lui constante. Et sa mère ne l'aimait pas. Elle ne le maltraitait pas, non. Elle ne s'en occupait pas, elle ne le voyait pas. L'indifférence totale. C'est un des thèmes des *Quatre cents coups*, évidemment, mais ça réapparaît dans d'autres films dont nous verrons quelques extraits révélateurs.

Ses filles, je pense surtout à Ewa, et Madeleine Morgenstern, je les voyais et les entendais pour la première fois. Leurs souvenirs sont vifs et leurs témoignages particulièrement éclairants. L'apparente sérénité de Madeleine Morgenstern voile une grande tristesse sans larmes et une lucidité remarquable. Rien que pour entendre cette femme parler des parents de Truffaut, de son rapport avec sa mère, de son rapport avec les psy aussi — il était tenté par la psychanalyse mais croyait en même temps que ses névroses étaient nourricières — il faut voir *François Truffaut — Portraits volés*.

Bon, on peut toujours trouver que le témoignage d'Eric Rohmer est trop long pour le peu qu'il a à dire, on peut regretter l'absence de deux collaboratrices importantes, je veux parler de la monteuse Martine Barraqué et surtout de l'assistante Suzanne Schiffman. Mais ce genre de film ne saurait être exhaustif, et puis ce n'est très certainement pas le dernier sur François Truffaut. Si vous êtes né au cinéma après la mort de Truffaut, je vous signale qu'il ne s'agit pas d'un documentaire réservé aux initiés. Au contraire, je pense que ce film saura vous toucher autant que piquer votre curiosité, vous donnant envie de connaître l'œuvre de ce cinéaste aussi attachant que mystérieux.



Les Gens de la rizière, un film de Rithy Panh.

La «culture» du riz

LES GENS DE LA RIZIÈRE

De Rithy Panh, avec Peng Phan, Mom Soth, Chhim Naline, Va Simorn, Sophy Sodany, Muong Danyda, Pen Sopheary, Proum Mary, Sam Kourou, Noy Samnang, Phang Chamroeun. Scénario: Rithy Panh et Eve Deboise d'après le roman *Le Riz* de Shahnouh Ahmadi (éditions Actes Sud-UNESCO). Images: Jacques Bouquin. Son: Jean-Claude Brisson. Montage: Andrée Davanture, Marie-Christine Rougerie. Musique: Marc Marder. France-Cambodge, 1994. 2h05. Version originale khmère, sous-titrée en français. Au Parisien.

FRANCINE LAURENDEAU

La famille de Poeuv est une famille unie. Regroupées autour de lui, sa femme Om et leurs filles s'entendent à demi-mot, s'entraident, se taquent parfois mais se respectent. Chez d'autres, cela serait considéré comme une malédiction d'avoir sept filles et d'ailleurs, Om ne désespère pas d'avoir un jour un fils.

Mais Poeuv est réaliste. Il n'a plus que quatorze parcelles de rizière, un chiffre qui se divise bien par sept. Leurs filles un jour se marieront et auront des fils. En attendant, celles qui sont en âge de travailler aident à la culture du riz. L'aînée, dit avec admiration Poeuv, travaille aussi fort qu'un garçon. Car c'est un travail exigeant.

Il faut, chaque année, «réveiller la rizière». Sarcler, labourer, semer, repiquer. Il faut savoir être vigilant, éloigner les ennemis du riz qui à tout moment peuvent surgir de l'eau de la rizière comme du ciel. Je veux dire les crabs, les insectes, les oiseaux. On travaille dans l'eau, pieds nus. Et d'autres accidents peuvent atteindre les gens de la rizière. Le plus redouté est la morsure du cobra.

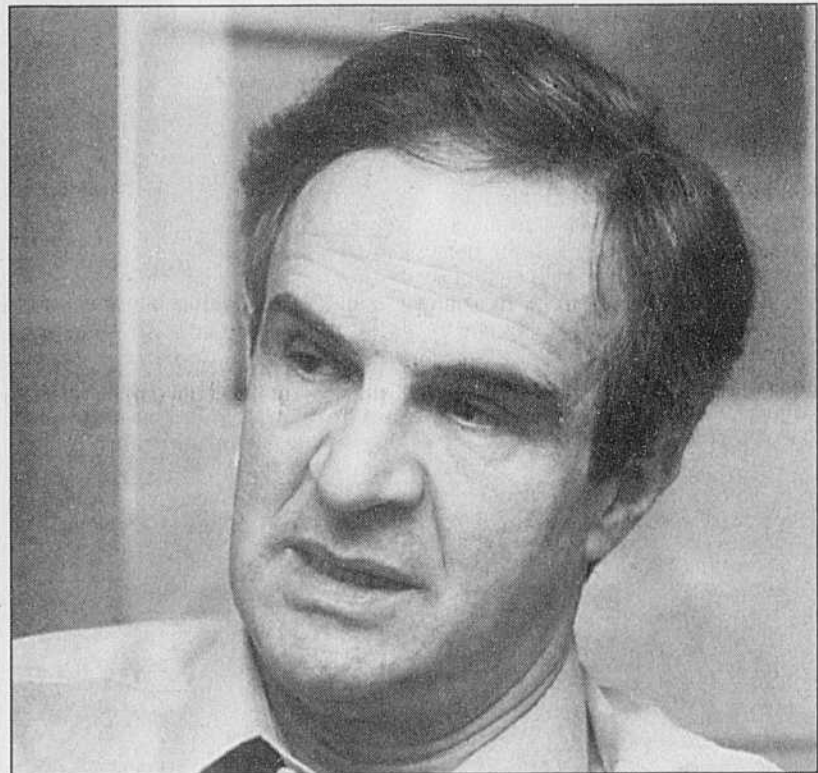
Mais il suffit parfois d'une épine qui entre dans la chair pour que l'infection se propage. Les hôpitaux sont loin. On peut aussi, à force de se faire du souci pour les pluies trop ou pas assez abondantes, pour les sornioises invasions de crabs, pour les ravages causés par les moineaux, pour la récolte pas assez abondante et l'argent que l'on doit à l'unique magasin du village, on peut aussi sombrer dans la folie.

En compétition au dernier Festival de Cannes, ce premier long métrage de Rithy Panh m'avait conquise dès le premier plan où une jeune fille évolue dans l'eau de la rizière. Elle exécute un travail pratique, technique. Mais elle est en même temps, par la précision et la beauté de ses gestes, elle donne l'impression d'exercer un rituel. Tout comme, rappelez-vous, la jeune héroïne de *L'odeur de la papaye verte*, faisant la cuisine et le ménage.

Chronique de la vie quotidienne et évocation des traditions qui entourent la culture du riz — et j'emploie ici le mot culture dans son sens le plus large — ce film n'est pas pour autant contemplatif. Il comporte des ressorts dramatiques inattendus et des personnages solides et attachants. La musique se fait discrètement évocatrice et l'image adopte une esthétique qui m'a semblé très orientale par ses couleurs. Couleurs douces et teintes pastel, toute la gamme du vert, lorsqu'on se souvient de ce film, on s'en souvient comme d'une harmonieuse succession d'aquarelles.

Né en 1964, Rithy Panh avait onze ans lorsque les Khmers rouges sont entrés à Phnom-Penh. De 1975 jusqu'à son éviction, en 1979, il a subi les camps de rééducation. En 1980, il s'installait en France. Après l'Idhec, *Site 2*, son premier film, allait être un documentaire sur des camps de réfugiés cambodgiens. Dans ces camps, lorsqu'on demandait aux enfants: «D'où vient le riz?» ceux-ci répondaient: «Des camions de l'ONU.»

«C'est beaucoup pour cela, racontait à Cannes le réalisateur, que j'ai choisi ce sujet. Car nous devons surmonter les traumatismes causés par les Khmers rouges, réapprendre à parler, à restaurer notre conscience collective. Cultiver les rizières, pour ces paysans, c'est l'autosuffisance. C'est leur liberté, c'est leur dignité.» Les Khmers rouges sont évoqués dans un cauchemar que fait le père. On ne saura pas s'il s'agit d'un mauvais souvenir ou si c'est un rêve prémonitoire. Un très beau film.



François Truffaut

PHOTO JACQUES GRENIER

LE DEVOIR présente

RICHARD DESJARDINS

avec

ABBITTIBBI

CHAUDE ÉTAIT LA NUIT

COMPLÉT

22 février

SUPPLÉMENTAIRES

23, 24 février

SPECTRUM

318, STE-CATHERINE O. (Pl. des Arts)
(514) 861-5851 (514) 861-5851 (514) 861-5851
Chez Admision et 799-1245 (Héris)

Offrez-vous

Musiques à la carte

- 10 \$ le concert (avec achat minimum de 3 concerts)
- Un choix de 25 concerts à Montréal (janvier à mai 1995)

- Des musiques anciennes, classiques et contemporaines. Du jazz et de l'art lyrique
- Des interprètes et des ensembles professionnels d'ici

Billets en quantité limitée

LE DEVOIR RENAUD-BRAY

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE

POUR OBTENIR LE DÉPLIANT OU DES RENSEIGNEMENTS SUPPLÉMENTAIRES: (514) 277-7466
Dépliant-programme disponible chez Renaud-Bray (à Mil)

LES CINÉMAS FAMOUS PLAYERS

ENFIN À MONTRÉAL
NOUVELLE VERSION
EN NOMINATION POUR 12 CÉSARS

La Reine Margot

Un film de Patrice Chéreau



13 ANS +

PARISIEN 866-3856 12:10-3:00-6:15-9:10

DU MÊME RÉALISATEUR QUE RED ROCK WEST

"DIABOLIQUEMENT
DIVERTISSANT!"
- Janet Maslin, NEW YORK TIMES

The LAST SEDUCTION



16 ANS +

MAINTENANT À L'AFFICHE!

CENTRE EATON 866-5730 12:20-2:45-5:10-7:35-10:00

"Un moment de grâce..."...L'œuvre relève du petit miracle...
Un film superbe qui s'adresse à un large public..."
- Louise Blanchard, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

"Un des films les plus serrés, les plus percutants de la nouvelle année. Une œuvre d'art d'une intensité remarquable."
- Odile Tremblay, LE DEVOIR

"...on n'a pas souvent l'occasion de voir deux acteurs de ce calibre saisis par une caméra aussi amoureuse de leur talent."
- Eric Fournier, VOIR

"Bouleversant!"
- Francine Grimaldi, CBF BONJOUR

"Un film à voir en couple... vous passerez une soirée mémorable"
- Paul Toutant, MONTRÉAL CE SOIR

"...On y trouve une telle richesse d'observation, une telle justesse de ton, une telle intelligence. ...un film essentiel"
- Marc-André Lussier, CIBL

CLAUDE BERRI présente

ISABELLE HUPPERT DANIEL AUTEUIL

La Séparation

EN NOMINATION POUR
2 CÉSARS

Un film de CHRISTIAN VINCENT

D'après le roman de DAN FRANK

Scénario, adaptation et dialogues de DAN FRANK - CHRISTIAN VINCENT

avec JÉRÔME DESCHAMPS - KARINE VIARD

D'après le roman de DAN FRANK Édition du Seuil. Une Co-production Remy Productions - France 2 Cinéma - D.A. Films - CMN productions avec la participation de Canal + - Images Denis Lenoir (AFC) - Images Christian Valentin - Costumes Stève Gauthier - Son Claude Bertrand et Jean Paul Loublier - Montage François Giffy - Assistant Régisseur Marianne Fréchet - Directeur de production Nicole Fren - Producteur Exécutif Pierre Grunstein

CITE 105,31M

PARISIEN 866-3856 1:30-3:30-5:30 7:30-9:30

CENTRE LAVAL 868-7776 1:00-3:00-5:00-7:00-9:10

LES ARTS

CINÉMA

À L'ÉCRAN

HIGHLANDER III

★ ★ 1/2

De Andy Morahan. Troisième volet des aventures de Connor MacLeod (Christophe Lambert) héros immortel survolant les siècles et les continents, des Highlands d'Écosse aux villages japonais du XVI^e siècle en passant par le New York d'aujourd'hui. L'histoire est simpliste mais pleine de rebondissements. On va voir ce film pour les cascades, les costumes, les décors, les effets spéciaux, et non pour de quelconques prouesses d'interprétation ou de scénarios qui manquent à l'appel. Au cinéma Berri.

Odile Tremblay

RUTH

★ ★ ★ ★

De François Delisle. Un premier long métrage qui annonce des couleurs nouvelles dans le paysage du cinéma québécois. Un regard franc et sans complaisance sur une histoire presque banale. Ruth vient s'installer en ville sans trop savoir ce qu'elle vient y chercher, sans savoir surtout qu'on ne se débarrasse pas impunément de son passé. Des acteurs dont le naturel cache un solide travail de mise en scène, avec en prime un moment d'émotion signé Micheline Lanctôt chantant Trenet... Au cinéma Parallèle jusqu'au 1^{er} février à 19 heures, puis au Cinéplex Centre-ville à partir du 3 février.

Jean-Claude Marneau

DEATH AND THE MAIDEN

★ ★ ★ 1/2

De Roman Polanski. En Amérique Latine, au lendemain d'une dictature, une femme (Sigourney Weaver) reconnaît celui qui fut son pire bourreau quand, quinze ans plus tôt, elle a été arrêtée, torturée, violée. Un drame dense à en être presque mas-toc, admirablement interprété. Plus que jamais, éviter la version doublée et choisir la version originale. En v.o. anglaise: Galeries Laval, Plaza Côte-des-Neiges. En v.f.: Complexe Desjardins, Langelier.

Francine Laurendeau

NOBODY'S FOOL

★ ★ 1/2

De Robert Benton. Dans une petite communauté du nord des États-Unis, un sexagénaire égoïste, qui avait abandonné femme et enfant, entame une profonde remise en question qui lui ouvre la voie de la conscience. Par sa présence, Paul Newman donne un surplus d'âme à son sympathique personnage. Et malgré le traitement naïf et le ton moralisateur, cette fable reste attachante et ne fait de mal à personne. Angrignon, Loew's, Versailles.

Bernard Boulard

HEAVENLY CREATURES

★ ★ ★ ★

De Peter Jackson. Un film brillant et hautement stylisé qui évoque l'amitié faite d'excès et de passion entre deux adolescentes néo-zélandaises dans les années 50. Elles bousculent tout sur leur passage, ces jeunes filles hors-normes, à commencer par l'autorité et les règles de bienséance. Un vrai regard de cinéaste sur une histoire vécue, avec en bout de ligne un inconfort moral qui fait souvent la marque des films qui comptent vraiment. Centre Eaton et Pointe-Claire.

Jean-Claude Marneau

RANG 5

★ ★ ★ ★

De Richard Lavoie. Les documentaires réussis sur le monde rural ne courent pas les rues. Celui-ci, le portrait de quelques familles du Cinquième Rang de Saint-Liguori et la description de leur quotidien, est tellement juste et surprenant — des agriculteurs novateurs ont succédé aux «habitants» d'antan — qu'il fait déjà figure de pièce d'anthologie. Au Cinéplex-Centre-Ville.

Francine Laurendeau

BÉBÉ BONHEUR

★ ★ ★

De Jeannine Gagné. Le portrait de trois adolescentes qui élèveront seules leur(s) enfants(s). Ni larmoyant ni rose bonbon, un documentaire attachant, qui expose un phénomène inquiétant devant lequel la société semble démunie. Au Cinéma ONF jusqu'au 5 février.

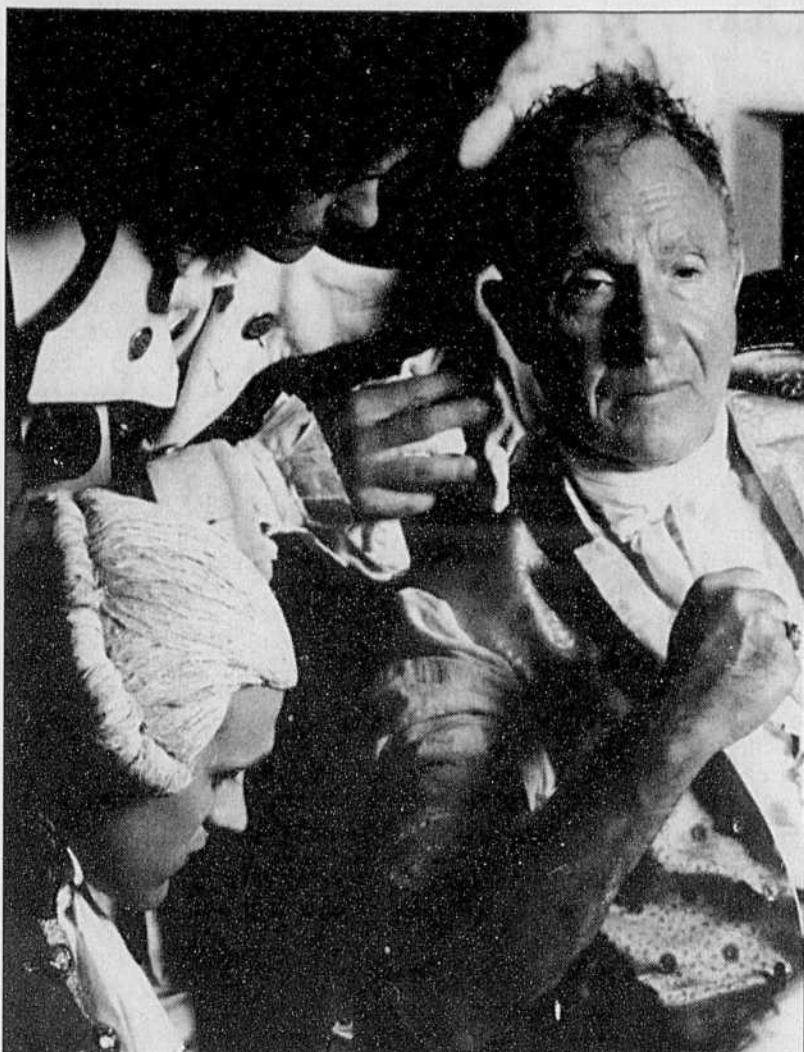
Francine Laurendeau

LE FILS DU REQUIN

★ ★ ★ ★

D'Agnès Merlet. Deux jeunes frères se sont réfugiés dans la violence depuis le départ de leur mère. Ils sont trop jeunes pour la prison et les foyers n'en veulent plus. Ils volent, pillent, squattent. L'un se réfugie dans le rêve, l'autre connaît la peur. Alliant, en un troublant mélange, tendresse et cruauté, ce jeune couple crève l'écran. C'est qu'il y a derrière cette histoire une vraie cinéaste qui a quelque chose à dire et qui le dit bien. Au Parisien.

Francine Laurendeau



SOURCE MALOFILM DISTRIBUTION

George, roi de son état, recevant les attentions de son entourage.

Le roi nu

THE MADNESS OF KING GEORGE
Réal.: Nicholas Hytner. Scénario: Alan Bennett, d'après sa pièce The Madness of George III. Avec Nigel Hawthorne, Helen Mirren, Jan Holm, Amanda Donohoe, Rupert Graves et Rupert Everett. Image: Andrew Dunn. Musique: George Fenton. 110 min.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Les déboires du prince Charles et toutes les annus horribilis de sa royale mère constituent davantage que les phénomènes contemporains d'une fin de millénaire décadente complotant la perte de la monarchie britannique. Dans les coulisses et les dédales du palais de Windsor, les intrigues, les scandales se nouent et se dénouent depuis belle lurette. A preuve...

Retour en 1788. Le bon roi Georges III (Nigel Hawthorne), son épouse (Helen Mirren) et leurs quinze petits princes et princesses (dont le prince de Galles et le duc d'York) vivent en paix dans un royaume uni. Le roi règne depuis trente ans. Il adore sa femme, la reine Charlotte, qui le lui rend bien, quand tout à coup un élément perturbateur vient brouiller ce tableau idyllique. Le roi est victime de troubles mentaux aussi inexplicables que fâcheux. Non content de se promener à moitié nu parmi ses fidèles sujets et de faire des avances à la dame de compagnie de son épouse, il se paie des folles pendant les dignes concerts venus délasser leurs altesses. Serait-il devenu fou? Si oui, que faire? «Shocking, indeed!»

Devant cette débâcle monarchique, on aura droit aux jeux d'alliances et de trahisons, aux complots du prince de Galles qui voudrait bien régner à la place de papa, d'une armada de mollièresques docteurs, tous plus ridicules et ignorants les uns que les autres, se relayant au chevet du malade, d'une Chambre des communes affolée. Internation le patient au mépris de ses protestations véhémentes? Sans doute. Et comment le prince de Galles intriguera-t-il pour essayer de raffer la régence pendant que son père délire? Revirements, revirements au programme.

Quand on s'arrête au beau milieu d'un film pour constater que tous ces

costumes doivent coûter bien chers — *idem* pour les décors — c'est qu'il y a un problème. Et souvent le pire de tous: l'ennui. Qu'on ne s'y méprenne pas. The Madness of King George est un film pétri de plusieurs qualités. L'interprétation sonne juste et Nigel Hawthorne s'avère particulièrement convaincant dans son rôle de roi oscillant entre raison et déraison. Tout le monde est bien dans son rôle. Particulièrement la reine Charlotte à qui Helen Mirren confère un caractère humain de femme amoureuse et angoissée.

Mais la mise en scène très conventionnelle arrime le film au sol comme un boulet. En quelques rares occasions la caméra s'amuse à se prendre pour celle de Greenaway, mais en général l'image reste sage, collée aux très nombreux figurants qui étouffent les scènes, aux palabres sans fin, aux grands gestes des interprètes. Nicholas Hytner est un metteur en scène de théâtre qui fait ici ses débuts comme réalisateur de cinéma. Et il n'est pas encore à l'aise avec le langage plus épuré de la caméra. Ou il n'a pas encore compris que celle-ci pouvait délirer, s'envoler. La lourdeur de l'appareil de mise en scène est omniprésente. Et le rythme a du mal à s'instaurer, empiétant dans la pesanteur des costumes, des draperies, des paroles. D'où cet ennui qui s'empare de nous, malgré certaines trouvailles d'interprétation, et empêche le public de se captiver pour ces indigestes et britanniques écarts royaux.

Conservatoire
d'art dramatique
de MontréalGouvernement du Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

AUDITIONS D'ENTRÉE

Année scolaire 1995-1996

Date limite d'inscription:

1^{er} mars 1995

Pour être admises, les personnes sélectionnées à la suite des auditions devront être titulaires d'un diplôme d'études collégiales au plus tard le 15 août 1995 ou être âgées d'au moins 22 ans le 1^{er} mars 1995.

Pour renseignements:
Conservatoire d'art dramatique de Montréal
100, rue Notre-Dame Est
Montréal (Québec) H2Y 1C1
Téléphone: (514) 873-4283

Québec

Fatalement noir



SOURCE ASTRAL

Bridget, femme fatale sans scrupules, s'attaquant à sa nouvelle victime dans Seduction.

THE LAST SEDUCTION

Réalisation: John Dahl. Scénario: Steve Barancik. Direction photo: Jeffrey Jur. Musique: Joseph Vitarelli. Avec Linda Fiorentino, Peter Berg, Bill Pullman, Bill Nunn. États-Unis, 1993, 110 minutes. En version originale anglaise au Centre Eaton et au Carrefour Angrignon.

JEAN-CLAUDE
MARINEAU

Elle est brune, féline, urbaine, joueuse, manipulatrice, profiteuse et irrésistible. Il est plutôt beau gars, honnête, provincial, blessé par un amour déçu, et surtout dupe de son désir pour elle. Elle fait irruption dans sa vie un soir de pluie, au moment où il se demande s'il ne va pas finir par croupir de dépit dans sa petite ville natale. Le pauvre, il n'a pas vu comme nous le début du film. Elle vient d'arnaquer son mari dans une histoire de drogue. Elle a quitté New York pour se réfugier à Chicago. Mais comme il faut bien faire le plein quelque part, pour quoi pas ici, à Boston, là où les étrangers ne sont pas les bienvenus dans un bar où ils n'ont pas leurs entrées, mais où tout le monde les salue quand même sur la rue.

Bridget ne se serait sûrement pas attardée n'eût été de l'insistance de Mike à vouloir «faire connaissance». Et quelle connaissance! Des répliques incisives et souvent drôles ne tardent pas à les mettre sur la voie d'un jeu de séduction à la fois cru et très sensuel. Ce que Mike ne sait pas encore, c'est qu'il n'est qu'un pion sur l'échiquier de cette femme fatale. Nous ne le savons d'ailleurs pas tellement plus que lui, même si on s'en doute un peu, tant Linda Fiorentino joue subtilement de tous les registres à sa disposition pour simuler les jeux de l'amour. On se laisse donc brillamment mener en bateau tout le long de ce film aux ressorts multiples et imprévisibles.

Les vrais auteurs se font trop rares dans le cinéma américain d'aujourd'hui pour qu'on ne mentionne pas au passage que le John Dahl qui signe ce petit bijou de film noir poursuit ici l'excellent travail d'adaptation du genre qu'on pouvait déjà admirer il y a un an lors de la sortie de Red Rock West sur les écrans mont-réalis. (Il semblerait que ce film soit d'ailleurs disponible sur le circuit vidéo.) Avec une maîtrise très ludique des effets de surprise liés au genre et un sens du détail qui enrichit la texture de l'ensemble, il prouve encore ici, et même si cette fois il n'est pas l'auteur du scénario original, que le cinéma est pour lui une machine à prendre plaisir à raconter une histoire.

Le grain de sable qui entrave le déroulement prévu des événements arrive toujours au bon moment, le rythme prend bien le temps de s'installer avant de nous plonger au cœur des temps forts, les acteurs sont d'une crédibilité sans faille, et bien sûr le dénouement est à la hauteur du reste. Il y a bien quelques invraisemblances pour faire tiquer le plus crédule des

LE PLUS GRAND HUMORISTE FRANÇAIS À MONTRÉAL

RAYMOND DEVOS

Avec la complicité du pianiste Hervé Guido

«Que dire de Raymond Devos sinon qu'il est un des grands maîtres de l'humour, un créateur exceptionnel, comparable à Molière ou à Chaplin»

Yvon Deschamps

«C'est le plus grand manipulateur de mots au monde. Pour moi, il y a Devos et les autres»

Jean Lapointe

«Le bohème est énorme, vous le savez; son spectacle aussi, mais ça aussi vous le savez.»

Patrick Willard,
Info-matin, Paris

«Il est le plus grand et le père de tous les comiques.»

Viviane Rebeix,
France-Soir

«Ce comédien-clown-magicien-mime-musicien, avec trois fois rien, a le génie de se mettre en scène en planant dans les airs. Sans filet.»

Jean-Luc Wachhausen,
Le FigaroTHÉÂTRE ST-DENIS 1
3-4-5-avril

RÉSERVATIONS: (514) 790-1111

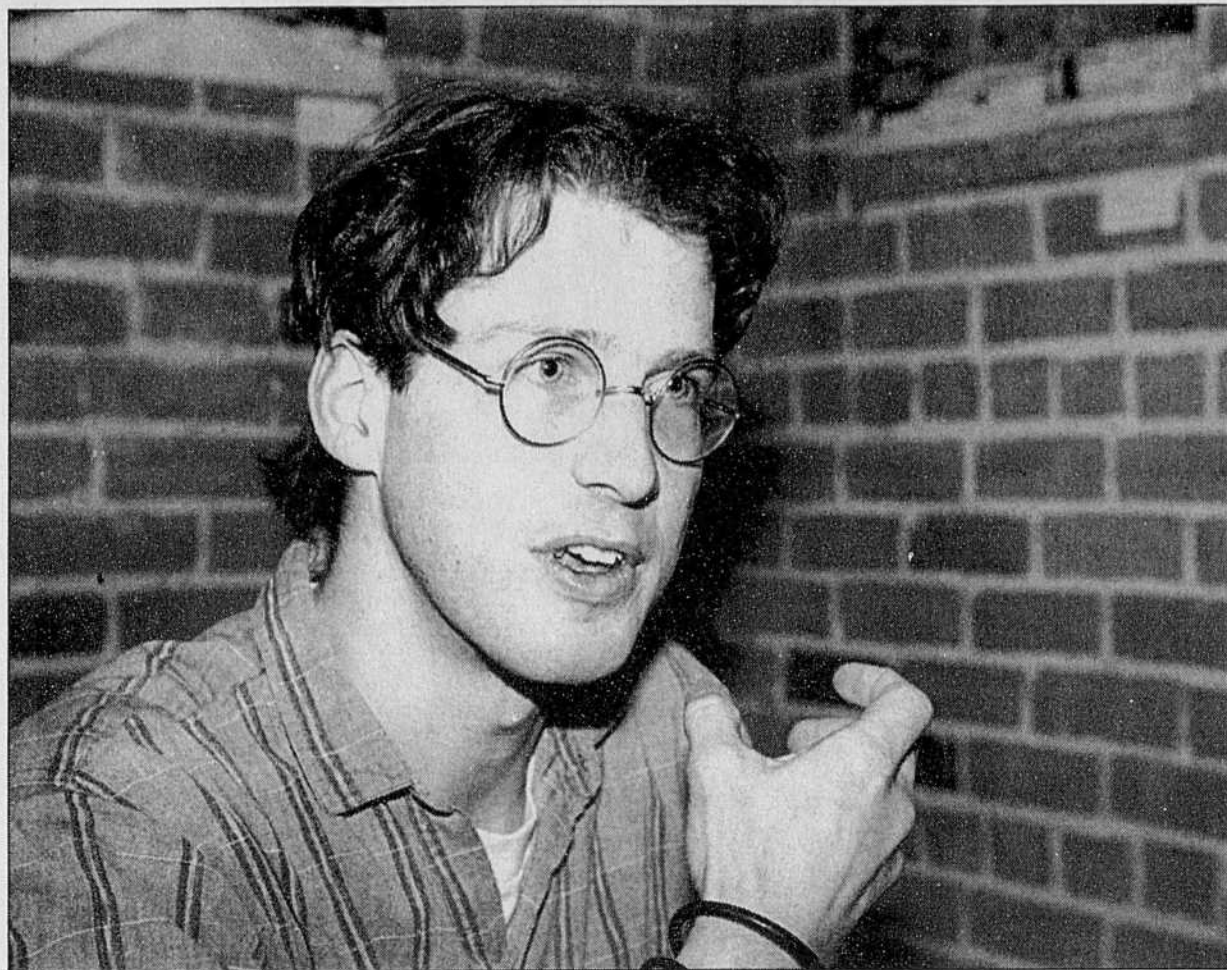
Extérieur sans frais d'appel: 1-800-848-1594
Billets en vente au guichet du Théâtre St-Denis
1594, rue St-Denis, Montréal

CFGL
105,7 fm

Ségnal 2001

LE DEVOIR

NCT hollywood v.f. Speed-The-Plow
de David Mamet
Traduction: Louison Danis
Mise en scène: Dominic Champagne
du 25 janvier au 11 février
les jeudis, vendredis et samedis, 20h
avec
Jean-Pierre Bergeron, Denis Bouchard
Marie-France Lambert
et les musiciens André Barnard
Pierre Benoit et Charles Imbeau
Assistance à la mise en scène: Guy Côté
Scénographie: Jean Bard
Costumes: François Saint-Aubin
Éclairages: Louis-Philippe Demers
Musique: André Barnard
Pierre Benoit et Charles Imbeau
Projections: Pierre Desjardins
Hydro-Québec
Le meilleur de nous-mêmes
réservations: 253-8974
la nouvelle compagnie théâtrale, salle Denise Pelletier, 4353, Sainte-Catherine Est, Montréal
Billets également en vente au Théâtre d'Aujourd'hui et à la Licorne



Jean-Claude Côté, fondateur du Théâtre de la Récidive.

PHOTOS JACQUES GRENIER

Un conte musical dans l'esprit du théâtre de foire

Jean-Claude Côté met en scène
L'Histoire du soldat de Ramuz-Stravinski

GILBERT DAVID

Jean-Claude Côté va son petit bonhomme de chemin depuis qu'il a fondé le Théâtre de la Récidive. Après avoir monté avec brio *Don Juan revient de guerre*, de Horvath, en 1991, puis *Audience et Vernissage*, de Havel, en 1993, il a choisi de mettre en scène *L'Histoire du soldat*, de Ramuz-Stravinski, qui prendra l'affiche le 9 février prochain à la salle Fred-Barry.

En me donnant rendez-vous au café Porté Disparu, le metteur en scène de 33 ans a peut-être inconsciemment désiré attirer l'attention sur son statut d'*outsider*, lui qui doit affronter la situation faite aux jeunes compagnies par les temps qui courent au Québec. C'est ainsi que les créateurs de la relève doivent en baver un coup pour tirer leur épingle du jeu, dans un contexte où les fonds

d'aide en provenance des différents paliers gouvernementaux ne parviennent même plus à soutenir de façon adéquate les théâtres établis. Alors, vous pensez, les jeunes compagnies font plus souvent qu'autrement le pied de grue à la porte des subventionneurs, quand elles n'en sont pas quitte pour l'énième annonce d'un moratoire sur l'intégration de nouveaux organismes au fonctionnement, lequel est assorti d'un niveau d'aide annuel plus substantiel et d'un engagement à plus long terme.

Pourtant, Jean-Claude Côté n'est pas du genre plaignard et il n'est pas sur le point de déchirer ses vêtements sur la place publique. Sa troisième production a été soutenue par des subventions en provenance tant de Québec que d'Ottawa. Il reconnaît que son budget de production n'en est pas moins très serré et, en conséquence, il est obligé de voir à tout, du graphisme de l'affiche à la soirée-bénéfice qu'il doit organiser, en mettant à contribution la vodka

échange de son violon par un vieillard qui s'avère être le diable. Le soldat se paie d'abord du bon temps en compagnie du diable qui l'engage comme professeur de violon, mais il déchanté quand il constate que ses trois jours de bombance ont compté pour trois ans. Furieux de la tournure des choses, ce qui lui fait dire «je suis mort parmi les vivants», le soldat se laisse quand même séduire par la perspective de s'enrichir grâce au livre. Une fois riche, il veut récupérer son violon, et le diable le lui cède, mais le pauvre Joseph est incapable d'en tirer le moindre son. Dans la deuxième partie, le soldat cherche coup sur coup à regagner sa liberté en jouant aux cartes avec le diable, puis à guérir une princesse affligée d'une mystérieuse maladie afin de la marier. Ses victoires s'avèrent toutefois n'être que de séduisantes illusions, et le narrateur d'en tirer la leçon : «On ne peut pas être à la fois qui on est et qui on était.»

Jean-Claude Côté s'est intéressé à la dimension intemporelle de ce conte fantastique et, pour en accentuer la théâtralité d'inspiration populaire, il s'est appuyé sur le rêve qu'aurait eu Stravinski, au cours duquel lui serait venu l'un des thèmes les plus mémorables de sa partition: le compositeur aurait vu en rêve une tzigane, assise à l'arrière d'une roulotte, qui jouait du violon en allaitant son enfant.

«Je suis parti de cette image d'un théâtre ambulant, associé à la culture du peuple tzigane qui a emprunté à gauche et à droite, comme l'a fait Stravinski»

«Je suis parti de cette image d'un théâtre ambulant, d'un univers étrange et exotique que l'on associe à la culture du peuple tzigane qui a emprunté à gauche et à droite, comme l'a fait également Stravinski en puisant au folklore russe et à des musiques populaires contemporaines, telles que le tango et le rag-time.»

Le metteur en scène a placé les musiciens sur un praticable mobile, alors que l'action proprement dite sera jouée et dansée sur deux niveaux, avec d'une part la route et d'autre part les branches d'un arbre, en souvenir de cette séquence du film *Latcho Drom* où l'on voyait des tziganes vivre dans un arbre. «Comme je voulais éviter le caractère guindé de l'orchestre de chambre et accentuer au contraire l'atmosphère de fête foraine, j'ai pris la liberté de remplacer les cuivres et les vents par l'instrument populaire qu'est l'accordéon. Il y aura donc quatre musiciens, cinq si j'ajoute Jocelyn Bérubé qui, dans son rôle de conteur, jouera parfois du cornet à pistons.»

Variation sur le mythe de Faust

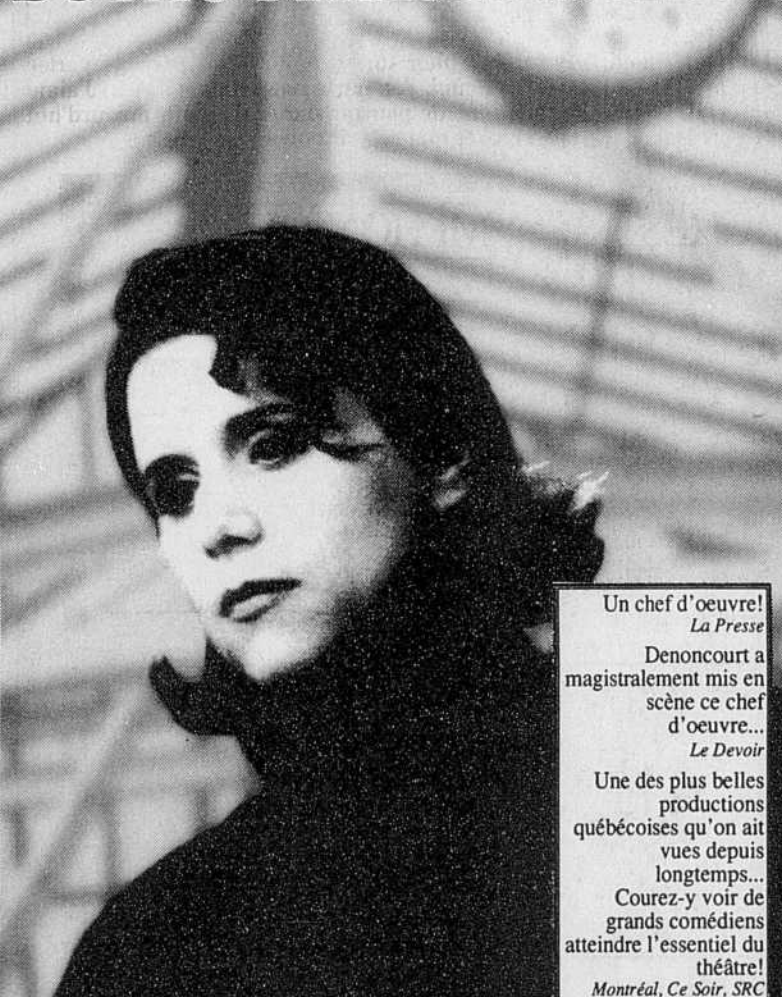
Le Théâtre de la Récidive, sous la gouverne de Côté, a affiché sa préférence pour une dramaturgie peu fréquentée dans nos parages. «J'aime bien, explique le metteur en scène, faire découvrir des textes méconnus et travailler sur des œuvres qui réclament un type de jeu particulier, loin des conventions psychologiques. Je n'ai pas encore proposé une création, mais cela viendra. Je m'intéresse depuis un certain temps à Riopelle, et j'espère que je pourrai avant longtemps réaliser un spectacle à partir de l'expression artistique de ce peintre immense.»

C'est en 1918 que le compositeur russe Igor Stravinski s'associe à l'écrivain suisse Charles-Ferdinand Ramuz pour la création de *L'Histoire du soldat*, un théâtre musical où l'on ne chante pas mais où l'on danse, alors que les pièces pour sept instrumentistes alternent avec les parties récitées ou jouées. Variation sur le mythe de Faust, le texte poétique de Ramuz raconte avec une ironie mordante la mésaventure d'un soldat épuisé sur le chemin de son retour, chez lui, la guerre finie.

Joseph, c'est son nom, se voit offrir un livre qui prédit l'avenir en

prendre...

BOTHO STRAUSS au tnm



Un chef d'œuvre!
La Presse
Denoncourt a magistralement mis en scène ce chef d'œuvre...
Le Devoir
Une des plus belles productions québécoises qu'on ait vues depuis longtemps...
Courez-y voir de grands comédiens atteindre l'essentiel du théâtre!
Montréal, Ce Soir, SRC

Le Temps et la Chambre

AVEC PASCALE MONTPETIT

MISE EN SCÈNE DE SERGE DENONCOURT

DU 24 JANVIER AU 18 FÉVRIER

RÉSERVATIONS : 866-8667 INFO-GROUPES : 866-8180

TARIF RÉDUIT 30 MINUTES AVANT LE LEVER DU RIDEAU : 20 \$ ARGENT COMPTANT

DU MARDI AU VENDREDI : 20 H SAMEDI : 16 H ET 21 H

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE 84, rue Sainte-Catherine Ouest

CFGL 105.7 fm MEDIACOM La Presse PASSE L'ART 1/2 PRIX

CARBONE 14

DE RETOUR
du 11 au 22 avril
En vente dès maintenant
Admission: 790-1245



LA FORÊT

de GILLES MAHEU

«Maheu signe avec *La Forêt* le plus remarquable spectacle de la saison et son plus bel ouvrage. Il faut courir voir ce spectacle qui touche au chef-d'œuvre.»
Robert Lévesque, *Le Devoir*

«*La Forêt*, un spectacle éblouissant, le plus symbolique avec les plus belles images que le théâtre nous ait données depuis fort longtemps.»
Jean Beaunoyer, *La Presse*

«Jamais depuis *Le Rail Carbone 14* n'avait fouillé aussi profondément la psyché et trouvé des images aussi renversantes. Maheu a livré un chef-d'œuvre.»
Pat Donnelly, *The Gazette*

«Sans conteste, la pièce la plus érotique de l'année et l'une des dix meilleures productions.»
Luc Boulanger, *Voir*

«Gilles Maheu amène le spectateur en voyage loin dans sa propre imagination. Un auteur des plus doués de sa génération.»
Montréal *Ce soir*, *Radio-Canada*

«Un poème visuel d'une incessante splendeur. On est troublé jusqu'au ravissement par la virtuosité des images.»
Jean St-Hilaire, *Le Soleil*, Québec

«La force des images dans une ambiance magique nous dévoile la poésie de Gilles Maheu.»
Bruno Bert, *Temps Libre*, Mexique

«Absolument génial. Gilles Maheu redonne vraiment ses lettres de noblesse au mot création.»
Monique Giroux, *VSD* Banjour

«*La Forêt*, un spectacle éblouissant, le plus symbolique avec les plus belles images que le théâtre nous ait données depuis fort longtemps.»
Jean Beaunoyer, *La Presse*

«Jamais depuis *Le Rail Carbone 14* n'avait fouillé aussi profondément la psyché et trouvé des images aussi renversantes. Maheu a livré un chef-d'œuvre.»
Pat Donnelly, *The Gazette*

«Sans conteste, la pièce la plus érotique de l'année et l'une des dix meilleures productions.»
Luc Boulanger, *Voir*

«Gilles Maheu amène le spectateur en voyage loin dans sa propre imagination. Un auteur des plus doués de sa génération.»
Montréal *Ce soir*, *Radio-Canada*

«Un poème visuel d'une incessante splendeur. On est troublé jusqu'au ravissement par la virtuosité des images.»
Jean St-Hilaire, *Le Soleil*, Québec

«La force des images dans une ambiance magique nous dévoile la poésie de Gilles Maheu.»
Bruno Bert, *Temps Libre*, Mexique

«Absolument génial. Gilles Maheu redonne vraiment ses lettres de noblesse au mot création.»
Monique Giroux, *VSD* Banjour

«*La Forêt*, un spectacle éblouissant, le plus symbolique avec les plus belles images que le théâtre nous ait données depuis fort longtemps.»
Jean Beaunoyer, *La Presse*

«Jamais depuis *Le Rail Carbone 14* n'avait fouillé aussi profondément la psyché et trouvé des images aussi renversantes. Maheu a livré un chef-d'œuvre.»
Pat Donnelly, *The Gazette*

«Sans conteste, la pièce la plus érotique de l'année et l'une des dix meilleures productions.»
Luc Boulanger, *Voir*

«Gilles Maheu amène le spectateur en voyage loin dans sa propre imagination. Un auteur des plus doués de sa génération.»
Montréal *Ce soir*, *Radio-Canada*

«Un poème visuel d'une incessante splendeur. On est troublé jusqu'au ravissement par la virtuosité des images.»
Jean St-Hilaire, *Le Soleil*, Québec

«La force des images dans une ambiance magique nous dévoile la poésie de Gilles Maheu.»
Bruno Bert, *Temps Libre*, Mexique

«Absolument génial. Gilles Maheu redonne vraiment ses lettres de noblesse au mot création.»
Monique Giroux, *VSD* Banjour

«*La Forêt*, un spectacle éblouissant, le plus symbolique avec les plus belles images que le théâtre nous ait données depuis fort longtemps.»
Jean Beaunoyer, *La Presse*

«Jamais depuis *Le Rail Carbone 14* n'avait fouillé aussi profondément la psyché et trouvé des images aussi renversantes. Maheu a livré un chef-d'œuvre.»
Pat Donnelly, *The Gazette*

«Sans conteste, la pièce la plus érotique de l'année et l'une des dix meilleures productions.»
Luc Boulanger, *Voir*

«Gilles Maheu amène le spectateur en voyage loin dans sa propre imagination. Un auteur des plus doués de sa génération.»
Montréal *Ce soir*, *Radio-Canada*

«Un poème visuel d'une incessante splendeur. On est troublé jusqu'au ravissement par la virtuosité des images.»
Jean St-Hilaire, *Le Soleil*, Québec

«La force des images dans une ambiance magique nous dévoile la poésie de Gilles Maheu.»
Bruno Bert, *Temps Libre*, Mexique

«Absolument génial. Gilles Maheu redonne vraiment ses lettres de noblesse au mot création.»
Monique Giroux, *VSD* Banjour

«*La Forêt*, un spectacle éblouissant, le plus symbolique avec les plus belles images que le théâtre nous ait données depuis fort longtemps.»
Jean Beaunoyer, *La Presse*

«Jamais depuis *Le Rail Carbone 14* n'avait fouillé aussi profondément la psyché et trouvé des images aussi renversantes. Maheu a livré un chef-d'œuvre.»
Pat Donnelly, *The Gazette*

«Sans conteste, la pièce la plus érotique de l'année et l'une des dix meilleures productions.»
Luc Boulanger, *Voir*

«Gilles Maheu amène le spectateur en voyage loin dans sa propre imagination. Un auteur des plus doués de sa génération.»
Montréal *Ce soir*, *Radio-Canada*

«Un poème visuel d'une incessante splendeur. On est troublé jusqu'au ravissement par la virtuosité des images.»
Jean St-Hilaire, *Le Soleil*, Québec

«La force des images dans une ambiance magique nous dévoile la poésie de Gilles Maheu.»
Bruno Bert, *Temps Libre*, Mexique

«Absolument génial. Gilles Maheu redonne vraiment ses lettres de noblesse au mot création.»
Monique Giroux, *VSD* Banjour

Réservations : Maison Théâtre

288-7211

255, rue Ontario Est, Montréal
Métro : Berri-UQAM

LE DEVOIR



BANQUE NATIONALE



Du 18 janvier au 5 février 1995

DERNIÈRES REPRÉSENTATIONS!

Samedi et dimanche *4 et 5 février, à 15 h

PASSE L'ART

* 25 %
de réduction
4 février

...pour le plaisir de se faire raconter une histoire

«Alphonse, c'est un texte qui est très dense, électrique...»
Sophie-Andrée Blondin, *MTL EXPRESS*.

«Quant à Emmanuel Bilodeau, il donne une grande performance d'acteur, qui en soi vaut le déplacement»
Isabelle Mandalian, *VOIR*.

Réservations : Maison Théâtre

288-7211

255, rue Ontario Est, Montréal
Métro : Berri-UQAM

LE DEVOIR



BANQUE NATIONALE



LES ARTS

DISQUES

Bobby, Alain, Richard et Jean-Pierre

Quand Ferland décide d'accoucher à la maison...

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

L'aventure a duré 90 jours. Chaque matin, l'été dernier, Bob Cohen, Alain Leblanc et Richard Bélanger convergèrent vers la cabane à sucre de Jean-Pierre Ferland à Saint-Norbert, P.Q., au milieu des prés verts.

S'ensuivaient alors un minutieux rituel où la guitare était maîtresse. Le matin, les musiciens installés l'un devant l'autre jouaient dans la plus parfaite harmonie, autour d'une console à lampe. Sur-tout pas de batterie, avait prévenu Ferland. Pas de synthèses non plus, ni même de basse. Puis, vers midi, Jean-Pierre se mettait à ses casseroles et préparait le repas. Un Wellington, quelques éclats de rire, un verre de vin, un seul — pas question de s'éclater comme à l'époque du motel Alfred... — puis on sortait de table. L'après-midi, les quatre larrons se remettaient au travail. À 17h30, jamais plus tard, les copains repartaient à Montréal. Jean-Pierre retournait à sa table pour concocter d'autres textes. Et le lendemain, ça recommençait. Le plus bel été de sa vie...

Ainsi est né *Écoute pas ça*, le nouvel album de Jean-Pierre Ferland: un accouchement à la maison, dans l'amour, la paix et l'harmonie. Le résultat? Le plus réussi, le plus étonnant, le plus doux, le plus émouvant disque de Ferland depuis l'histoire *Jaune* paru il y a vingt-cinq ans. Un beau bébé rond dont il raconte la naissance avec la tendresse débordante et sincère d'un nouveau père.

«Avant de le faire, j'ai laissé pousser les fleurs, j'ai joué avec mes animaux, j'ai passé trois mois à m'entourer de beauté et d'amour.»

ne, on s'est mis à jouer... Sans le savoir, on s'est mis à enregistrer puis à réaliser l'album, dans une sorte d'état de grâce.»

Le tout pour le tout

Le projet ne manquait pas d'audace. «J'étais prêt à risquer le tout pour le tout. On me disait: "Qu'est-ce que tu veux faire?" Je répondais: "J'voudrais pas que ça passe à la radio." On a donc fait un disque un peu expérimental. On voulait innover. Quand ça nous touchait, on disait oh! et on le gardait. C'était tellement facile. Je rêvais de faire des longues chansons. Si la chanson peut durer 12 minutes, je suis content. J'en ai d'ailleurs trois ou quatre qui font plus de six minutes.»

Ce qui frappe effectivement et qui charme à la première écoute, c'est le support musical, tellement sensible, tellement cristallin, tellement dépouillé. Un festival de guitares animé par Bob Cohen — connu notamment pour ses prouesses aux côtés de Jim Corcoran — et Alain Leblanc. On est à mille lieues des arrangements de François Cousineau qui, du reste, n'apparaît pas sur l'album. «J'ai l'impression que j'ai trouvé mon son. Je rêvais d'un son comme ça depuis des années. Pas de batterie, pas de synthèses, pas de basse. Tout d'un coup, je l'entends», s'émerveille Ferland, infiniment admiratif et reconnaissant devant le preneur de son Richard Bélanger. Tout ça l'a aidé à mieux chanter, ajoute-t-il.

Pour tenir leur pari fou, les quatre complices ont rivalisé d'audace et d'imagination. «On voulait pas de batterie. On voulait quand même un peu de percussions. Alors on a pris des grosses boîtes de réfrigérateur, on a percé des trous et on a frappé de toutes nos forces avec des bâtons de baseball. Pour le "mur de guitare

électrique" qui enveloppe la première chanson de l'album, on a monté le volume des guitares électriques au max. Ça sonnait jusqu'au village, à trois kilomètres de là! Puis on n'a retenu que le *feed-back*...»

Ferland en convient. Il n'aurait jamais pu produire un album pareil dans les années 80. «Il y a deux gars qui m'ont remis en selle: Richard Desjardins et Francis Cabrel. Ils chantent des ballades, des chansons à textes, et les gens en redemandent. Il y a aussi Clapton, l'inventeur du *Unplugged*. Il nous a ouvert les yeux. Il a remis la musique à sa place. Il a ouvert des grands pans. J'ai été l'un des premiers ici à me servir des synthétiseurs. Je suis l'un des premiers à m'en débarrasser.»

L'amour, toujours

Au fil des ans, Jean-Pierre Ferland est devenu malgré lui une sorte de docteur *honoris causa* en amour. Une émission de télé traite d'amour, qui invite-t-on? Jean-Pierre, bien sûr. Un spécial Saint-Valentin, à qui pense-t-on? À Jean-Pierre, celui qui sait si bien parler aux femmes.

Ainsi, quand un quidam ose lui demander de quoi parle son disque, il répond, impatient: «D'amour, bien sûr. Comme si je pouvais parler d'autre chose! C'est mon sujet à moi, j'en parle naturellement.»

Les textes, d'une redoutable efficacité, traitent effectivement d'amour: l'amour des femmes, l'amour de la musique, l'amour de la vie. L'album ressemble à un roman d'amour que son auteur aurait divisé en neuf chapitres. Dans la première chanson (*Écoute pas ça*), le héros pleure sa bien-aimée disparue. Ferland a su trouver des images criantes de justesse pour raconter la triste histoire «d'un gars / dans un IGA / Qui s'achète d la soupe / Et puis qui bouffe tout seul / En face du chapeau de sa blonde».

Dans la deuxième chanson (*Faut pas aimer trop vite, faut pas aimer trop fort*), l'amoureux malheureux s'enrage sur un air qui rappelle un peu ceux de Desjardins: «Pour qu'une femme soit séduite / Faut la trahir à mort», chante-t-il. Dans la troisième (*La Musique*) — la plus belle, la plus touchante de l'album —, il crie son amour à la musique qui devient un être humain. À la quatrième (*After Shave*), il s'attarde devant son miroir et revoit sa vie déborder à travers ses commissures et ses rides. À la cinquième, il s'ennuie et envie les amoureux qui défilent devant lui (*Il faut des amoureux*); à la sixième (*Envoyé à maison*), notre homme revient chez lui après avoir bourlingué sur toutes les mers. À la septième (*Une chance qu'on s'a*), il chante son amour à la femme qu'il aime. À la huitième (*Je ne veux pas dormir ce soir*), il se dit que la vie est trop belle pour dormir. L'histoire se termine pas une musique souriante, ensoleillée et légère (*Bobby, Alain, Richard et moi*) où l'on entend les stridulations des criquets de Saint-Norbert.

Pas de politique

Récemment, le gouvernement Parizeau a demandé à Ferland de présider la Commission régionale sur la souveraineté de la région de Lanaudière. Ferland a refusé. «J'avais pas le temps. J'ai une bonne job...»

De toute évidence, il n'avait pas envie de s'y prendre le pied. À la veille du référendum, celui qui chantait *Pissou* n'a pas le goût de faire de politique. Pas question de chanter sa célèbre «protest-song» *Pissou* à des fins partisanes. «Je l'savais qu'il fallait pas que j'écrive ça. Parce que les textes révolutionnaires vieillissent mal. Tout ce qui est chanson engagée vieillit très mal. J'ai encore du plaisir à la chanter parce que musicalement je l'aime encore. Mais tu peux pas chanter ça devant n'importe qui. Il y a des gens qui se révoltent dans la salle. Dans le public, la moitié est pour la souveraineté, l'autre moitié est contre. Si tu deviens engagé pour une cause, il y a la moitié de la salle qui n'aime pas. Je n'ai pas envie d'ouvrir ma grande gueule. La politique, j'ai de la misère avec ça.» Quand on n'a que l'amour...

Monument de la chanson francophone, Ferland pourrait s'arrêter, faire autre chose, lui qui a célébré ses 60 ans en juin dernier. Ce serait mal le connaître. «J'aime le *challenge*, j'aime ça. J'aime ça quand les ti-culs, les rockers m'appellent et me disent "J'ai reçu ton disque, écoute Jean-Pierre, c'est fantastique." J'aime ça brasser les ti-culs. J'aime l'idée de pouvoir parler d'amour aujourd'hui comme j'en parlais il y a 30 ans et que ce soit encore plausible.» Quand on aime, on a toujours vingt ans...



PHOTO JACQUES NADEAU

Jean-Pierre Ferland: «D'amour, bien sûr. Comme si je pouvais parler d'autre chose! C'est mon sujet à moi, j'en parle naturellement. (...) J'aime ça brasser les ti-culs. J'aime l'idée de pouvoir parler d'amour aujourd'hui comme j'en parlais il y a 30 ans et que ce soit encore plausible.»

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

LES DIMANCHES STANDARD LIFE

KIRK MUSPRATT, chef

JULIETTE KANG, violon

Dimanche 5 février, 14h30

KLEIN: *Canadiana Ballet Suite*
MENDELSSOHN: *Concerto pour violon*
DVORAK: *Symphonie no 7*

BILLETTS: 9,75\$ 12,25\$ 16,50\$ (taxes et redevance PDA en sus)
(Enfants moins de 16 ans: 50% de réduction)



Juliette Kang

GRATUIT

L'AIT

présente

LES CAUSERIES OSM

Mardi 7 et mercredi 8 février à 18h45

Hall central de la Place des Arts

Invité: José Evangelista • Animateur: Georges Nicholson

LES GRANDS CONCERTS

HANS VONK, chef

MARIE-DANIELLE PARENT, soprano

VLADIMIR SPIVAKOV, violon

Mardi 7 et mercredi 8 février, 20h

VIVIER: *Lonely Child*
MOZART: *Concerto pour violon no 5, K. 219*
BRAHMS: *Symphonie no 4*



Vladimir Spivakov

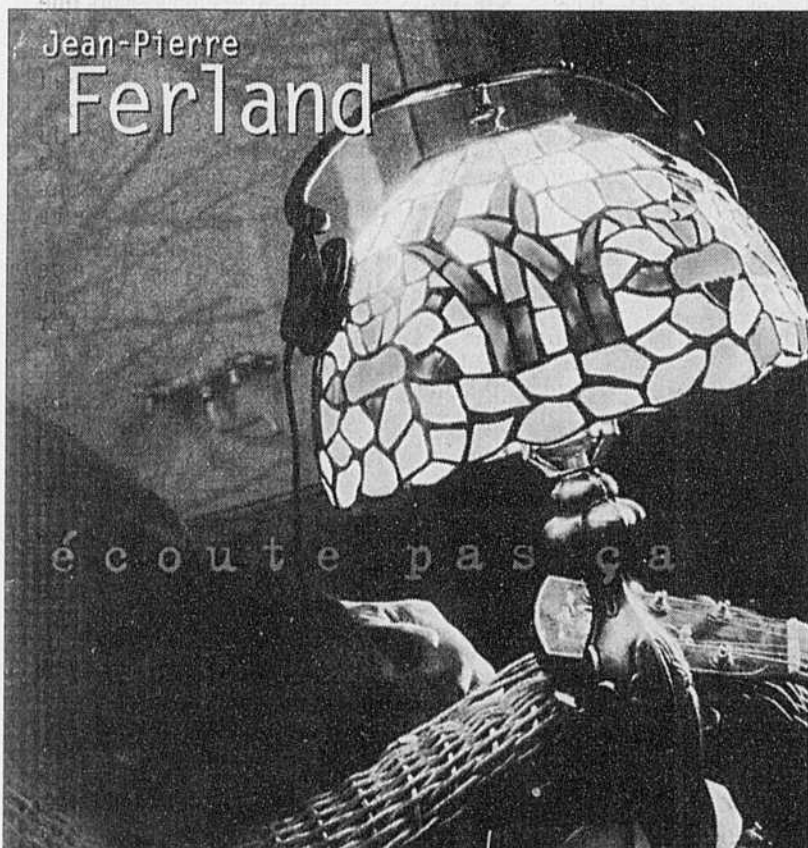
Commanditaire le 7 février: IBM

BILLETTS: 9,75\$ 19,25\$ 27,00\$ 30,00\$ 37,50\$ (taxes et redevance PDA en sus)



Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Billets en vente à l'OSM / 842-9951, à la PdA / 842-2112
et au Réseau Admission / 790-1245.

Association culturelle
T.X. Renaud

CONFÉRENCES

MERCREDI, 8 FÉVRIER, 20H

«Un malentendu nommé Molière.»

par: Daniel Turcotte

MERCREDI, 15 FÉVRIER, 20H

«Mythes et réalité d'Henri IV, le "vert-galant".»

par: Michel De Waele

MERCREDI, 22 FÉVRIER, 20H

«Frédéric Chopin...»

par: Michel Brunette

Auditorium
St-Albert-Le-Grand
2715 Chemin de la
Côte Ste-Catherine
Entrée à droite par
l'Institut de la Pastorale
Métro:
Université de Montréal
ou autobus 129
Stationnement gratuit
Renseignements: 332-4126

— Billets —
public: 7 \$
abonnés: 4 \$
étudiants: 3 \$

LE DEVOIR

PAVILLON DES ARTS DE STE-ADELE

SOIRÉE BEETHOVEN, SCHUBERT ET LISZT

Samedi 11 Février à 20 h



Marie-André Ostiguy, piano

ANIMATEUR

André Bérard

EXPOSITION

Armand Vaillancourt

POUR RÉSERVATION: (514) 229-2586



1364, chemin Ste-Marguerite
(sortie 69 de l'autoroute des Laurentides)



VISAS



Le monde est petit. Profitez-en!

VISAS avec Normand Cazalais,
chaque vendredi.

LE DEVOIR

LES ARTS

DANSE

Le «free ballet» du BBC

John Alleyne, le directeur artistique du Ballet British Columbia, cultive un tempérament «free jazz»

VALÉRIE LEHMANN

C'est un «natif de la Barbade» qui dirige depuis trois ans le Ballet British Columbia: John Alleyne. Et cet ex-danseur de trente-cinq ans qui préside aux destinées artistiques de la jeune compagnie de danse classique et contemporaine de Vancouver a le rythme dans le sang...

Le 10 février prochain, au Monument National, les Montréalais devraient de leurs yeux pouvoir se rendre compte de cet état de fait. Les métropolitains se verront offrir cette chance après les habitants de Sherbrooke et ceux de Rouyn-Noranda, mais avant les résidents du Nouveau-Brunswick, de Nouvelle-Écosse, de Terre-Neuve, du Labrador et enfin de Sept-Îles où s'achèvera la tournée pancanadienne hivernale du BBC.

John Alleyne a la bougeotte. Des pieds à la tête. Dans un café, pour dénicher le directeur artistique du Ballet BC, il ne faut pas surtout chercher un danseur roide et altier, viser un homme d'affaires au visage décontracté ou diriger ses pas vers

une figure d'ange tourmenté. Allez droit vers la table du fond installée à côté de la porte des toilettes et située sous la pancarte fumeur, là où justement un jeune noir svelte aux allures de musicien de jazz éclaté tripote les montants de sa chaise est la solution radicale. John Alleyne est ce type souriant qui anime une discussion vive à bâtons rompus.

Une lieu de création ouvert

Il raconte sa compagnie comme on parle de sa famille. Il n'a pas de discours préparé, même s'il a des idées bien arrêtées sur la plupart des questions qui touchent à son rôle et à sa présence dans cette petite compagnie de ballet de 16 danseurs de Vancouver qui l'a invité à se joindre à elle en 1992. «BBC est une petite compagnie qui doit se montrer excellente pour progresser. Ma tâche est d'enrichir et de diversifier le répertoire — je ne veux pas m'occuper de marketing — et mon rôle est de prendre des risques artistiques pour assurer notre croissance. Même si BBC est de tendance classique depuis sa fondation en 1986, il faut que la

danse canadienne et étrangère vivante, innovatrice, non standardisée, soit incluse dans les ballets joués par le BBC. Il faut aussi qu'il y ait une culture forte au sein de la compagnie pour les choses avancées. En tous cas, l'argent ne m'intéresse pas.»

Comme les joueurs de jazz dans la plus pure tradition — un mot qu'il exécute d'ailleurs — John Alleyne est un artiste qui adore les artistes, qui aime s'entourer de compères, de comparses, d'amis. «En 1993, j'ai participé à Philadelphie à la création d'un opéra multimédia. L'an passé, j'ai pu travailler avec Morton Subotnik, un pionnier de la musique électronique et le peintre Tiko Kerr. Je trouve cela formidable, la rencontre des arts.»

Selon lui, évidemment, le Ballet of British Columbia, où il officie avec la confiance de son administrateur, doit ressembler impérativement à un lieu de création ouvert, un espace de rencontres artistiques, esthétiques, émotives et idéologiques. Chorégraphes, peintres, concepteurs de lumières et musiciens de toutes tendances,



PHOTO DAVID COOPER

Stephanie Hutchison et Kirk Hansen interprétant *The New Blondes*, une chorégraphie de John Alleyne.

mais novateurs sont d'ailleurs les bienvenus à Vancouver...

À bas l'autosuffisance

Pour choisir les danseurs-interprètes, pas question de s'en tenir à l'aspect technique, même la barre est fixée très haute sur ce point en particulier. «J'ai besoin de gens qui ont la même vision que moi du monde, partagent mes valeurs de... je ne sais pas quoi exactement, mais je me sens bien avec les gens responsables, qui savent ce qu'est la conscience collective commune, s'enflamme John Alleyne. Je déteste l'autosuffisance, l'intolérance, le fonctionnariat. (...) Mes danseurs ne sont pas de simples exécutants, ils collaborent, du haut de leur propre personnalité. Leurs idées participent à la création. Les huit chorégraphes que j'ai montés pour BBC — y compris celles réalisées dès 1988, donc avant de devenir directeur artistique — ont été bâties avec les danseurs et les danseuses. Je crois que le BBC n'est pas un corps de ballet normal, on essaye d'y vivre ses idées.»

Le programme que John Alleyne a concocté pour l'unique spectacle que le BBC donne à Sherbrooke, à

Rouyn-Noranda, à Montréal (le 10 février au Monument National) puis dans quatre autres provinces canadiennes, représente l'accomplissement d'un des plus chers desirs du maître: que les chorégraphes du Canada entier et du monde même, travaillant dans la danse classique ou moderne, composent pour sa compagnie.

Or donc, les trois danses inscrites au menu ont été réalisées pour le Ballet British Columbia. Il s'agit de la pièce *Making Ballet* de James Kudelka, de l'œuvre *In and Around Kozla Street* de Serge Ben-nathan ainsi que de la nouvelle version de *The New Blondes* de John Alleyne lui-même.

Making Ballet, qui a été créé en novembre 1993 par le chorégraphe postclassique le plus en vogue au Canada, «se reçoit comme un clin d'œil à la danse classique, mettant en exergue «une danse audacieuse interprétée en silence». *In and Around Kozla Street*, qui a été imaginé par le très visuel directeur artistique des Dancemakers de Toronto, traite, de façon abstraite, du ghetto juif de Varsovie. «Rien à voir en ambiance et en couleur avec *Making Ballet*», commente seule-

ment Alleyne en souriant.

Enfin, *The New Blondes*, est la seconde version d'une œuvre commandée par le New York City Ballet et inaugurée en mai 1994. C'est un ballet d'obédience «nettement classique», dansé sur une *Chaconne* de Pachelbel, construit d'une suite de solos, duos, trios et quatuors, sans propos concret mais «pleine d'étreintes vibrantes».

Que ça brasse en toute liberté

Comment pas ne pas comprendre? John Alleyne n'est heureux que lorsque que «ça brasse en toute liberté». Il aime que ça bouge, que ça bouge et que ça bouge de façon «free». Sa danse est assez à l'image de ce principe. Son style est à cheval sur le classique et le moderne. Sa gestuelle met en relief la physicalité du corps. Elle se veut de plus en plus axée sur l'expressivité, centrée sur la sensibilité à fleur de peau. Les thèmes d'inspiration de ce chorégraphe sont liés tant aux faits quotidiens contemporains, qu'aux choses intimes de la vie: «de Beethoven aux problèmes du sida». Bien sûr, musique et peinture font souvent partie de ses recherches. Quoique la musique le contraigne trop à son goût...

Quant à la biographie de John Alleyne, inutile de le préciser: ce gars a parcouru différents continents en plusieurs sens pour danser ou chorégrapier. Né à la Barbade, John a d'abord vécu à Montréal, puis à Toronto où il a étudié la danse à l'École nationale du ballet du Canada. En 1978, il s'est installé en Allemagne, engagé par le Stuttgart Ballet. Il est ensuite retourné à Toronto en 1985 comme soliste puis chorégraphe résident du Ballet National. Et depuis son arriération à Vancouver, John Alleyne est allé souvent aux États-Unis, entre autres, en 1994, à l'invitation du prestigieux New York City Ballet.

Impulsif, généreux, bruyant, convivial, tolérant, exigeant, direct, un poil idéaliste, tous ces qualificatifs lui siéent. Celui qui a reçu en 1993 l'Harry Jerome Award for Professional Excellence, offert par la Black Business and Professional Association, et destiné aux membres de la communauté noire en reconnaissance de leur contribution à la société canadienne a tout du «free man». A ne pas confondre en anglais avec «freak».

“Courez-y! Vous n'en regretterez pas une cenne. Chita Rivera ‘La grande dame de Broadway’ s'acquitte avec un talent sublime.”

Daniel Lemay,
LA PRESSE

“Excellent spectacle!”

- Johanne Despins,
BON MATIN, SRC

“A voir absolument!”

- Catherine Vachon,
NOUVELLES TQS

“Des numéros absolument affolants! Tous les interprètes sont fabuleux! Un feu d'artifice de production.”

- René Homier-Roy,
VSD-BONJOUR

“Kiss”, tout ce que le Broadway musical peut offrir: du drame, du comique, des chansons, de la danse, de la vie, de la mort, du rêve, de la réalité, du politique, du social, de l'amour, du cul, de la compassion, de l'inhumanité et de l'humanité.”

- Sylvain Cormier,
LE DEVOIR

“Inoubliable! Superbe! Vraiment impressionnant! Chapeau! Et re-chapeau au génial metteur en scène Harold Prince!”

- Paul-Henri Goulet,
LE JOURNAL DE MONTRÉAL

KISS
OF THE SPIDER
WOMAN
THE MUSICAL

La comédie musicale
qui a gagné
7 «TONY AWARDS» EN 1993
dont ceux de la
meilleure comédie musicale!
et de la
meilleure actrice Chita Rivera!

DERNIÈRE SÉRIE DE BILLETS EN VENTE!
PROLONGÉE JUSQU'AU 12 MARS 1995!

Billets en vente à la billetterie de la Place des Arts et aux comptoirs ADMISSION
ou par commande téléphonique: Montréal: 790-1245,
extérieur sans frais d'appel 1-800-361-4595.

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Informez-vous sur nos forfaits:
• Dîner/Théâtre
• Hébergement/Théâtre
Adella
Montréal (514) 286-1986

Canada

Inauguration
du théâtre
ESPACE LA VEILLÉE
Nouvellement reconstruit • nouveaux équipements • nouveaux sièges

AVEC
AMERIKA
D'APRÈS FRANZ KAFKA

31 janvier
au 19 février

Mise en scène
Gregory Hlady

Avec
Kim Aleksander
Elizabeth Albahaca
Elyzabeth Walling
Peter James
Claude Lemieux
Jean Turcotte
Gregory Hlady

«... le jeu des comédiens est à ce point remarquable qu'il devient un spectacle à l'intérieur du spectacle.»
J. Beaunoyer, La Presse.

«Voilà un théâtre à la fois lyrique, divertissant, émouvant, surréaliste.»
R. Berin, Guide Mont-Royal.

«AMERIKA: convaincant!»
C. Montessuit,
Le Journal de Montréal.



1371, rue Ontario est
Réservations : 526-6582

Mardi au samedi 20h, dim. 16h.
Billets entre 13\$ et 19\$

LE GROUPE DE LA VEILLÉE

Concerts
de musique
de chambre
Allegria

piano Dorothy Fraiberg
clarinette Susan Warner
violon Marcelle Mallette
violin Daniel Godin
alto Jean Fortin
violoncelle Katherine Skorowska

Oeuvres de Mozart, Bernstein et Prokofiev

jeudi 9 février 1995, 20 heures

Salle Redpath, Université McGill

Entrée libre

En vertu d'une entente avec la Fédération canadienne des Musiciens (F.C.M.), les compagnies de musique subventionnent en partie cet événement musical pour promouvoir la musique active, par l'entremise de la Guilde des musiciens du Québec.

LES ARTS

LA VITRINE DU DISQUE

Brasseurs de puces

Justice rendue aux négligés de l'histoire naissante du rock à l'occasion du 60^e anniversaire de DeccaTHE DECCA ROCK'N'ROLL COLLECTION
Artistes divers
Decca (MCA)

the beat!». Une pulsion éminemment corporelle qui fait tambouriner sur le volant de l'auto, danser tout seul dans la cuisine, claquer involontairement des doigts et lever les bras au ciel en criant alléluia. Je ne connais pas meilleur remède-moral, plus revigorant tonique, plus efficace brasseur de puces, plus généreuses portions d'énergie pure.

Pour replacer l'histoire du rock à l'endroit et donner son dû à qui de droit, c'est un sacré point de départ. Cela commence avec Alan Freed, le disc-jockey à qui l'on doit la prolifération de l'expression noire rock'n'roll, qui annonce lui-même la couleur avec le *Right Now, Right Now* de son propre Rock'n'Roll Orchestra (le gars était aussi un opportuniste). Suit l'incroyablement bondissant *Saturday Night Fish Fry* de Louis Jordan & His Tympany Five, un jive de 1949 où s'amalgament déjà tous les ingrédients de base de ce qui sera éventuellement baptisé rock'n'roll.

Avec deux titres chacun, les vedettes de la compagnie, Bill Haley & His Comets, Buddy Holly (avec et sans ses Crickets), Brenda Lee et le Johnny Burnette's Rock'n'Roll Trio (dont il faut entendre la démoniaque version originale de *Train Kept A-Rollin'*, que les Yardbirds rendront célèbre dix ans plus tard dans le film *Blow Up* d'Antonioni), mènent un éblouissant bal de graduation où l'on se dispute à la palme du plus déchaîné: je n'ai pas réussi à faire de vainqueur entre Johnny Carroll & His Hot Rocks (*Wild, Wild Women*), Don Woody (*Let's Make Like A Rock'n'Roll*), Jimmy & Johnny (*Sweet Love On My Mind*), Roy Hall (la version originale de *Whole Lotta Shakin' Goin' On*, deux ans avant celle, définitive, de Jerry Lee Lewis), le pianiste Moon Mullican (*Moon's Rock*) et le furieux Billy Riley (*Is That All To The Hall, Mr. Hall*).

On comprend, à l'écoute et à la lecture de l'instructif livret, que le rock'n'roll était, dès le berceau, un creuset d'influences et de styles sans parti pris ni frontières, un beat mas-

sif sur lequel on éprouvait sa liberté d'action. Enregistrées de Los Angeles à New York, en passant le plus souvent par Nashville, toutes les musiques de l'Amérique y sont échantillonnées et mises au service de l'objectif ultime: laisser le bon temps rock'n'rouler. Idéal pour vos partys et ceux de vos arrière-petits-enfants, jusqu'à la fin des temps.

LE ROCK'N'ROLL FRANÇAIS:
DU JAZZ AU ROCK, 1956-1960
Polygram (Importation)

Pendant ce temps, en France, on ne comprenait pas très bien ce qui se passait outre-Atlantique. Pas d'Elvis au *Ed Sullivan Show*, pas de rockabilly dans l'arrière-cour, rien que des échos lointains et déformés. Quelques films, dont *Graine de violence* (*Blackboard Jungle*) avec *Rock Around The Clock* au générique, les quatre premiers de Presley et surtout *La Blonde et moi* (*The Girl Can't Help It*) avec Little Richard, Gégène et Eddie, affranchissent les ados à travers l'Hexagone: quelques années plus tard, les Johnny Hallyday, Eddy Mitchell et Dick Rivers (qui a choisi ce nom-là parce que c'est celui du personnage que joue Elvis dans le film *Loving You*) feront leur propre révolution rock'n'roll.



Les artistes en place, eux, considéraient le rock'n'roll comme une mode passagère, une poussée d'acné, voire un sujet de dérision. Tout le monde en enregistre au moins un, à la fois pour rigoler et pour profiter de la vogue: l'excellent album *Le Rock'n'roll français* en recense les plus intéressants et les plus cocasses. De Boris Vian (alias Vernon Sinclair), qui fait enregistrer à ses potes Henri Salvador (sous le pseudonyme de Henry Cording) et Magali Noël ses féroces parodies (*Rock and Roll Mops, Va t'faire cuire un œuf, man!*, *Alhambra Rock*), jusqu'à Luis Mariano (avec *Ma p'tite chérie*, adaptation de *Chantilly Lace*, tube du Big Bopper), ils s'y collent tous. Eddie Constantine, Colette Renard, Roger Pierre et Georges Guétary osent au moins signer leurs vrais noms, alors que plusieurs se cachent sous des sobriquets loufoques: Arsène Hic et son Orchestre d'empoisonneurs Diplômés, Rock Failair et son Orchestre de P'tits Milliardaires (sic).

Le plus drôle, c'est que ce n'est pas mauvais du tout. Les musiciens, presque tous d'aguerri jazzmans, se prêtent au rock'n'roll avec un joyeux abandon et un savoir-faire in-

déniable. Rock de pacotille que la jeunesse de l'époque dénigrerait avec raison, ces tentatives un peu ridicules d'être dans le coup n'en gardent pas moins, à quelques décennies de distance, une étonnante vigueur et un charme kitsch contagieux. Succès assuré dans les sur-boums.

Sylvain Cormier

HONOURABLE BRIGANDS, MAGIC HORSES
AND EVIL EYE
Taraf de Haïdouks
CramWorld

Taraf de Haïdouks? Oui d'accord, lancé comme ça, on ne peut espérer en réponse qu'un sursaut de sourcil, une ouverture dubitative de la bouche et une onomatopée interrogative, genre: qui? Eh! bien sachez, bande d'ignares — je fais la fièvre vu que j'ai découvert avant vous! — que Taraf de Haïdouks est le nom d'un groupe de 21 musiciens et chanteurs qui interprètent la musique des tziganes de Roumanie. Ça vous en bouche un coin? En fait, tous ceux qui ont admiré le magnifique *Latcho Drom* de Toni Gatlif se souviennent probablement de la pause mélodique effectuée, durant le film, dans un village roumain, en compagnie d'une troupe pittoresque rythmée de main de maître par un vieux monsieur chapeauté et tout fripé, violoniste de son état.

L'ailé s'appelle Neacsu Nicolae et, accompagné de cinq autres violonistes, un contrebassiste, six accordéonistes et quelques frappeurs de cymbalum (instrument tout aussi plat que hongrois dont les cordes sont martelées par les agiles baguettes du musicien), tous originaires de Clejani — village à quelques lieues de Bucarest — il a enregistré un troisième album à l'enthousiasme débordant. Chaleur, passion, langueur... les seize titres de la bande de Haïdouks (en hommage aux bandits justiciers de la mythologie roumaine) virevoltent du pathétisme au drame, d'une complainte à une autre ballade, avec la même fougue. Qu'ils évoquent les fastes de riches accablant les pauvres à le rester ou les tendres rondeurs de leur dulcinée, fût-elle la femme de l'aubergiste, les tziganes demeurent des poètes universels bien qu'on ne saisisse pas un trait mot de leurs épopées mélodieuses. Leurs violons saignent, leurs accordéons clignent d'un œil coquin, leurs cymbalums trépident d'impatience et leurs voix s'envolent au-delà des plaines. C'est ensorcelant! Et si la musique ne suffit pas, les intellos trouveront dans le livret de quoi approfondir leur culture. Le griot roumain y explique au jeune virtuose les règles de l'art et de la tradition: comment jouer du violon, comment renouveler le style, comment traduire le lyrisme ancestral et comment les jeunes perçoivent tout ce bagage romanichel qui, des lamentations aux festivités, traduisent des siècles de dérive.

JAZZ ET BLUES

La main gauche de Junior Mance

SOFTLY AS IN A MORNING SUNRISE
Junior Mance
Sur Enja
TEXAS BLUES GUITAR
Mance Lipscomb
Sur Arhoolie

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Entre les poids légers et les poids lourds, il y a quoi? Les poids moyens? Non! Entre les légers et les lourds, il y a les mi-moyens. Junior Mance, pianiste de son état, est le mi-moyen parfait. S'il n'a pas fait la révolution «bibop», il l'a accompagnée. S'il n'a pas établi un style, s'il n'a pas fait de petits, musicalement s'entend, il s'est confectionné un style bien à lui.

Né en 1928 à Chicago, Julian Clifford Mance est un héros du jazz au quotidien. Un jour il pianote pour le orchestre de Duke Ellington, et du batteur Bobby Durham, un passe-partout des rythmes chers à Count Basie.

Sous la gouverne de Mance, ce trio se joue des pièces choisies par son sens magistral de l'équilibre. Nos lascars feignent parfois le bancal pour détourner ou retourner la situation en un tour de main, histoire, on l'aura deviné, de nous perdre ou de nous étonner. D'autant que ça passe du standard au hard-bop, du blues au gospel sans coup férir. C'est magistral.

Ecouter *Gee Baby, Ain't I Got You*, *Sunday Go To Meetin'*, *Wee ou C. C. Rider*, écouter ne serait-ce que ces quatre morceaux, écouter Junior Mance les manipuler à sa guise qui se conjugue avec la note bleue, c'est écouter une leçon de choses unique.



Cannonball Adderley. Il accompagnait les uns et les autres, puis il a fini par être accompagné par les autres comme par les uns.

Salubrité publique

Page 126 de l'*Encyclopédie du blues*: «Il n'y a pas grand-chose à dire de Mance Lipscomb sinon qu'il était un chanteur et un guitariste exceptionnel et qu'il avait développé au long de son existence paisible une philosophie de la vie, empreinte de sagesse et d'amour du prochain, qu'on retrouve tout entière dans sa musique.»

Ah! Mance Lipscomb... Avec Son House, Mississippi John Hurt et Big Joe Williams, Lipscomb a toujours symbolisé le meilleur du blues des campagnes. A cause de sa voix, de son jeu à la guitare et de ses mots, Lipscomb est un bluesman que l'on se doit de fréquenter. De connaître.

«Redécouvert» dans les années 60 par un amateur du nom de Paul Oliver, Lipscomb (1895-1976) bénéficie enfin d'une seconde vie musicale grâce aux publications par l'étiquette Arhoolie des enregistrements qu'il avait signés entre 1963 et 1965 alors qu'il était fermier dans le fin fond du Texas.

Ecouter *Texas Blues Guitar*, c'est écouter de splendides blues. C'est savourer l'humanité de ses blues. C'est goûter quelque chose d'unique. Et c'est constater jusqu'à quel point Bob Dylan a médité les petites dissertations de notre homme. Prenez cet album ou les autres, toujours sur étiquette Arhoolie, etc... c'est de salubrité publique.



Bill Haley & His Comets, vedettes de la compagnie Decca.

SOURCE MCA DECCA

Grand hôtel des étrangers

Poésie virtuelle
une création de
Michel Lemieux & Victor Pilon

Avec Jean-François Blanchard & Serge Lamirande
Une coproduction de Michel Lemieux Musique Performance,
du Musée d'art contemporain de Montréal et de Fortune 1000.

REPRISE

du 2 au 12 février à 20h30, les dimanches 5 et 12 à 15h00 et 19h30 (relâche le 6).
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL • Réservation : 847-6212

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

FORTUNE 1000

Le Devoir

Ministère de la Culture et des Communications

Photographie: Victor Pilon • Graphisme: L'art des Communications Inc.

MUSIQUE en tête

LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

FÉVRIER

8

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE LAVAL

mercredi 8 février 1995, 20h, Salle André-Mathieu

Concert de l'OSL

Chef invité: Véronique Lacroix

Soliste: Madeleine Jalbert, contralto

Copland: *Appalachian Spring*, suite

Elgar: *Sea Pictures*

Mathieu, R.: *Trois préludes*

Beethoven: *Symphonie no 6, op. 68 en fa*

Réservations: 662-7222

Billets disponibles à l'entrée (Rabais Passe-P'tart 5 \$ - maximum 4 billets par personne)

Commanditaires: Hydro-Québec - Sobeco Ernst & Young

9

Cordes à la SMCQ

Julie-Anne Derome, violon

L'Ensemble de la SMCQ, direction Walter Boudreau

Oeuvres de Berio, Pelletier, Vivier, Cherney, Lesage et Ligeti

Salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau, 20 h

ABONNEMENTS: 843-9305

BILLETS: 987-6919 23 \$/16 \$

Une coproduction avec la Société Radio-Canada

CONSEIL QUÉBÉCOIS DE LA MUSIQUE

les musiques d'aujourd'hui

Renseignements : 277-7466

EN COLLABORATION AVEC LE DEVOIR

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN

AGNÈS GROSSMANN

EMMANUEL CHABRIER

España

NICCOLO PAGANINI

Concerto pour violon n°2 en si mineur, op. 7.
«De la clochette»

MANUEL DE FALLA

Le Tricorne

Chef d'orchestre: Agnès Grossmann

Soliste: Martin Beaver, violon

Le lundi 6 février 1995
20h00

Une invitation de Altamira

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Billets en vente à la PMA: 842-2112
et Réseau Admission: 514 790 1248
Redevance et frais de service.

Orchestre Métropolitain
101 rue Sherbrooke Est, bureau 509 Montréal
(514) 598 0870

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

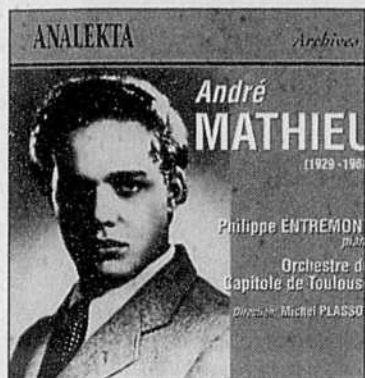
Images d'un siècle qui s'achève

Analekta propose un portrait de l'évolution et de la diversité de la création musicale québécoise

FRANÇOIS TOUSIGNANT

ANDRÉ MATHIEU

Symphonie romantique pour piano et orchestre (Concerto de Québec); Scènes de ballet; Philippe Entremont, piano; Orchestre du Capitole de Toulouse; dir. Michel Plasseo Analekta AN 2 9803



Premier des trois disques récemment lancés par la maison Analekta, cet enregistrement nous propose une photographie de ce que pouvait être la création musicale au temps de la grande noirceur.

On épilogue beaucoup sur le «cas» André Mathieu. Conçédons qu'il s'agit d'un phénomène pianistique et d'un musicien doté d'une oreille peu commune. Mais les témoignages sur son «génie» laissent aujourd'hui perplexes, sauf si on ampute cette notion des notions d'épanouissement et d'originalité qui lui sont habituellement sujettes. Qu'on en prenne comme exemple le *Concerto de Québec*. Même si les notes du disque veulent nous faire croire à une certaine personnalité, la composition reste désolante par son imitation des *Variations symphoniques* de Franck et des concertos de Rachmaninov.

On peut s'émerveiller du «pianisme», de la technique du jeune prodige et de sa troublante facilité à reprendre et imiter le travail de ses modèles, mais on ne saurait parler d'originalité de plume. Les quatre *Scènes de ballet* montrent bien aussi le talent du jeune prodige, mais ne sauraient aucunement être considérées comme ayant la moindre importance. Cela est charmant néanmoins, bien que ne valant pas le détour.

A une époque où la bourgeoisie québécoise s'affolait des poèmes de Baudelaire, jugés immoraux, et leur préférait «la vraie belle et profonde poésie» de Chateaubriand (je paraphrase ici *La Petite Patrie* de Claude Jasmin), comment une musique originale aurait-elle pu naître? On espère une évaluation musicologique de l'œuvre de Mathieu qui soit autre chose qu'une apologie admirative à peine déguisée, où un regard nostalgique vers le cliché du «bon vieux temps» et de la «belle musique». La vaut-elle vraiment?

Le technique du disque, enregistré en 1978, est sans vie; l'orchestre y est sans relief, la prise de son fait presque croire que nous sommes encore à l'ère du 78 tours, les crachements en moins. Philippe Entremont a beau faire ce qu'il peut, il est difficile de tirer quelque chose d'acceptable de la casserole sur laquelle il joue. Le disque fait partie de la série Archives d'Analekta, et c'est à ce seul titre qu'il mérite l'intérêt: un document d'archives ou une curiosité discographique.

OPUS QUÉBEC

Œuvres de C. Champagne, A. Mathieu, J.-P. Couture, A. Prévost, J. Hétu, F. Dompierre, R. Laurin
Angèle Dubeau, violon; Louise-Andrée Baril, piano Analekta ANC 2 8710

Une deuxième étape dans l'évolution musicale du Québec est présentée sur cet enregistrement. La modernité s'installe au Québec et, cette fois-ci les compositeurs n'y sont pas sourds. On entend bien qu'il leur est plus difficile de se défaire de l'ombre du XIX^e siècle qu'on croit — encore! — éternel et représentant le Beau suprême. Les œuvres de Claude Champagne et d'André Mathieu restent typiques d'une esthétique qui ne sait s'affranchir de la fin du romantisme.

La *Sonate en sol* de Jean-Papineau Couture ouvre déjà vers une autre conception de la musique qui se trouve clairement exprimée dans les pièces pour violon seul de Prévost et Hétu. Angèle Dubeau les interprète magnifiquement, avec une ferveur et une conviction de grande artiste. Cette version d'*Improvisation* de Prévost et du *Rondo varié* de Hétu vaut à elle seule l'achat du disque. Les *Diableries* de Dompierre montrent comment on peut rater le public en cette période où les musiciens doivent se conformer à une langue plus populaire et facile pour espérer percer. On a beau en penser ce que l'on veut, cette réalité existe tout de même et il est bon de se la faire rappeler parfois. La *Sonate en la mineur* de Rachel Laurin, la pièce la plus récente du disque, est une œuvre pernicieuse: sous des prétentions d'expression personnelle sérieuses, la compositrice ne nous épargne aucun tic de style ou d'écriture qui n'ait déjà été maintes fois et mieux réalisé dans les œuvres de Franck, Prokofiev, Debussy, Ravel, etc.

Le danger supplémentaire est que tout cela est très bien joué par nos interprètes. La connivence entre Angèle Dubeau et Louise-Andrée Baril procure un réel plaisir, ce qui nous force à faire la différence entre une belle interprétation et une bonne œuvre. Malgré tout, il ressort de ce disque-panorama une image de l'état d'esoufflement dans lequel se trouve tout un



pan de la création musicale, sclérosée par un enseignement de plus en plus scolaire, qui cherche plus à faire de la musique selon les règles apprises que selon ce que l'on pense vraiment, quitte à se tromper. Comme si on voulait encore dire à la musique: soit belle et tais-toi.

HOMMAGE À MICHEL-GEORGES BRÉGENT

M.-G. Brégent: Dildum-Eden; quatre régnes dans l'évolution terrestre; Sapho, trois poèmes d'amour; Mitzvot, en vue de l'omniprésence divine; Extraits de l'Atlantide Ensemble de la Société de musique contemporaine du Québec, dir. Walter Boudreau Analekta ANC 2 9802

Ce que n'a jamais voulu ce grand amateur d'opéra italien, fanatique de *Norma*, que fut Michel-Georges Brégent. Chez lui tout est urgence, recherche d'un idéal — inaccessible — de beauté nouvelle régie par ce subtil échange entre spiritualité et érotisme. On a affaire ici à un compositeur qui cherche résolument sa voix propre sans faux égards à une certaine tradition. Le XX^e siècle dans tout ce qu'il a de stimulant et de tourné vers l'avenir. Bien sûr, on sent les influences de Boulez et de Garant, surtout dans le refus de la complaisance des effets et de leur durée, ou encore dans ce côté aérien du traitement des lignes. Mais un souffle lyrique, vraiment lyrique, traverse ces partitions. Et qui plus est, l'invention des timbres et la force du geste, surtout dans *Dildum-Eden*, captivent l'oreille là où les intervalles peuvent la dérouter.

Sapho, trois poèmes d'amour, montre bien la filiation avec l'école du sérialisme pur et dur et une certaine gaucherie dans le traitement de la guitare. Sorte d'hommage au *Marteau sans maître*, la voix et la flûte y sont traitées avec grande liberté et variété, que les deux interprètes servent à ravir.

Dildum-Eden est probablement la pièce la plus réussie du disque. Boudreau et son ensemble rendent à la quasi-perfection



tion ces oppositions brusques de nuances et de pâte sonore qui sont caractéristiques de Brégent. *Mitzvot* est plus problématique à l'écoute; cela tient à la fois de l'écriture hautement exigeante en termes d'énergie et de notes qu'à un certain malaise ressenti face à sa réalisation mécanique. Il faudrait revoir cette version avec les progrès de la technologie pour en apprécier mieux les vertus.

Quant aux *Extraits de l'Atlantide*, il faut les écouter dans le noir. Cette œuvre radiophonique, si elle n'apporte rien de neuf au langage électroacoustique, comporte néanmoins une bonne part de poésie et ses moments de séduction un peu faciles aident à faire passer ses côtés plus angulaires.

On aurait souhaité que le produit final soit plus soigné. Non seulement les plages sont elles mal indiquées, ce qui est en soi gênant ou démontre peut-être la légèreté avec laquelle on traite la musique plus contemporaine ici, mais on aurait pu avoir des notes de programme plus substantielles, parlant davantage du compositeur lui-même, plutôt que de se contenter des impressions qu'en a le chef de la SMCQ. Et la photo du compositeur, sur un disque «hommage», méritait bien un meilleur traitement que ce petit encart en noir et blanc à l'endos de la pochette alors que le chef se réserve la part du lion. Quand on aime vraiment, on arrive, parfois, à s'effacer.

Écoutez la différence

Semaine du 4 au 10 février 1995

SRC Radio FM

samedi 4 février

6 h 04 LA GRANDE FUGUE
Musique du matin, calendrier des événements musicaux et des émissions à souligner pour le week-end. Le samedi et le dimanche, le **RADIOJOURNAL** à 8 h. Une émission de Gilles Dupuis.

10 h RAYON MUSIQUE
Magazine qui explore l'univers du disque sous toutes ses facettes et qui fait place à des dossiers musicaux variés. Anim. Francine Moreau. Collab. Catherine Perrin. Réal. Michèle Vaudry.

12 h RADIOJOURNAL
Petit guide des concerts à suivre et des disques à écouter en musique traditionnelle. Mario Côté présente la nouvelle série de concerts *Mémoires vives* à la Maison de la culture Frontenac à Montréal; Yves Jézéquel parle d'un événement musical et culturel montréalais autour de l'océan Indien; Johanne Laurendeau nous fait découvrir la collection de disques Terre et son édition consacrée au Québec. Anim. Elizabeth Gagnon. Réal. Lorraine Chailfoux.

13 h 30 L'OPÉRA DU METROPOLITAN
Cavalleria Rusticana de Mascagni. Distr. Maria Guleghina (Santuzza), Kristian Johansson (Turiddu), Bruno Pola (Alfio), chœur et orchestre, dir. Christian Badea. *Pagliacci* de Leoncavallo. Distr. Daniela Dessi (Nedda), Nicola Martinucci (Canio), Leo Nucci (Tonio), chœur et orchestre, dir. Christian Badea. Anim. Jean Deschamps. Réal. Maureen Frawley.

17 h 30 MONTS ET MERVEILLES
Contes. Réal. François Ismert.

18 h RADIOJOURNAL
Une visite en musique de sites, de régions ou de pays qui ont inspiré nombre d'œuvres. Une émission d'André Vigant.

19 h LE PETIT CHEMIN
Musique classique, chansons, jazz et folklore, poésies et extraits de pièces de théâtre. Une émission de Jean Deschamps.

21 h JE VAIS ET JE VIENS ENTRE TES MOTS
Exploration vocale, musicale et sonore à partir de textes suggestifs. Avec Cynthia Dubois et Alexandre Hausvater. Une émission de Cynthia Dubois.

22 h JAZZ SUR LE VIF
En direct du Yardbird Suite à Edmonton. Fareed Haque Trio. Anim. Francine Moreau. Réal. René Charrier. Réal.-coord. Daniel Vachon.

23 h TRIBUNE INTERNATIONALE DES COMPOSITEURS
Sélection d'œuvres de la Tribune internationale des compositeurs 1994 qui s'est tenue en mai dernier, à Paris, au siège de l'UNESCO. Inv. Michel Gonneville. Anim. Mario Paquet. Réal. Laurent Major.

0 h 04 VOYAGE DE NUIT
Parcours d'intériorisation, de méditation, de détente. Anim. Anne Morency. Réal. Claude Cubaynes. À compter de 1 h 58, émissions en reprise.

dimanche 5 février

6 h 04 LA GRANDE FUGUE
Un agréable avant-midi en compagnie de l'animateur Georges Nicholson: des présentations imagées, des musiques sublimes, des choix éclairés et des commentaires captivants! Une émission de Georges Nicholson.

12 h RADIOJOURNAL
12 h 10 POUR LE CLAVIER
Gina Bachauer (1^{re} de 2), *La Fleurie et la Tendre Nanette* de F. Couperin; extr. *Pour le*

piano de Debussy; *Concerto n° 2* de Brahms; *Rhapsodie hongroise* de Liszt. Anim. Jean Deschamps. Réal. Michèle Vaudry.

13 h LES VOIX DU MONDE
Des chœurs de tradition classique ou ethnique, des concerts d'ici ou d'ailleurs, des formations d'amateurs ou de professionnels. Une émission de Claire Bourque.

13 h 30 CONCERT DIMANCHE
Quatuor Arthur-LeBlanc et Quatuor Kocian. Anim. Mona Cyr. Réal. Roger Shakespeare Lord et Brigitte Lavoie. Réal.-coord. Michèle Vaudry.

15 h LITTÉRATURES ACTUELLES
USA. Entretien de Stéphane Lépine avec Pascal Quignard qui vient de faire paraître *L'Occupation américaine*. Portrait de l'écrivain américain Richard Brautigan et commentaire à propos du plus récent roman de John Updike, *Rabbit in paix* par Jean-François Chassay. Trois découvertes de Marcel Labine: Jane Smiley (*Prix Pulitzer 1992*), Darius James et John Edgar Wideman. Une émission de Stéphane Lépine.

16 h 30 TRIBUNE DE L'ORGUE
Pierre Pincemille, improvisateur et titulaire du Cavaillé-Coll de St-Denis. Entrevue et récital (dern. de 2). Anim. Michel Keable. Réal. Jacques Boucher.

17 h 30 AL DENTE
Choix musical varié pour agrémenter votre souper. Anim. Normand Latour. Réal. André Massicotte.

18 h RADIOJOURNAL
18 h 10 AL DENTE (suite)

19 h LES JEUNES ARTISTES
Katherine Poon, p.: *Soirée dans Grenade* de Debussy et *Sonatine bureaucratique* de Satie. Susan Telnel, p.: *Partita en sol n° 5* de J.S. Bach; *Ballade n° 4* op. 52 de Chopin et *L'Isle joyeuse* de Debussy. Frédéric Lacroix, p.: *Sonate n° 1* «Testament of Youth» de Somers. Anim. Normand Latour. Réal. André Massicotte. Réal.-coord. Michèle Patry.

20 h CORRESPONDANCES
Tribune de l'actualité culturelle et des faits de société dans les quatre pays membres de la CRPL. Anim. Bernard Gilbert. Réal. André Coriveau.

20 h 30 MUSIQUE ACTUELLE
Magazine d'information sur la création et la diffusion de la musique actuelle. Anim. Mario Paquet. Réal. Hélène Prévost.

22 h JAZZ SUR LE VIF
1^{re} partie: Maurice Magnoni / Mathieu Michel Quintet. Prod. Radio Suisse romande. 2^e partie: Tars Looets et Frank Deruyter. Prod. RTBF. Anim. Francine Moreau. Réal.-coord. Daniel Vachon.

23 h RADIOS D'EUROPE
Les Chemins de terre: Giuseppe Pattane, enfant dans le quartier de Saint-Gervais (Genève). Mise en ondes: Odette Brosseau.

0 h 04 ÉMERGENCES
Lieu d'inspiration et de méditation sur les valeurs spirituelles de notre époque. Choix de lecture: Francine Marchand. Anim. Richard Cummings. Réal. Claude Cubaynes. À compter de 2 h 03, émissions en reprise.

lundi 6 février

6 h RADIOJOURNAL
6 h 07 LES PORTES DU MATIN
A votre réveil, une présence, une voix, un sourire, un regard sur les activités du jour, rythme par la musique et les calendriers culturels provenant des régions. Du lundi au vendredi, le **RADIOJOURNAL** à 7 h et à 8 h. Anim. Carole Trahan. Réal. Diane Maheux.

9 h 05 MUSIQUE EN FÊTE
Claudio Arrau, pianiste chilien, né en 1903. Anim. Danielle Charbonneau. Réal. Mario Gauthier.

11 h EN SCÈNE

1^{re} partie: magazine de l'actualité théâtrale. 2^e partie: *Le Repos des pluies* de Jovette Marchessault. Interprète: Madeleine Arsenault. Anim. Michel Vais. Réal. André Major et Lucie Ménard.

12 h RADIOJOURNAL
12 h 10 MIDI-CULTURE

Magazine sur l'actualité culturelle nationale. Anim. Réjane Bougé. Réal.-coord. Claude Godin.

12 h 40 LA CORDE SENSIBLE
Vos œuvres préférées. Anim. André Vigant. Réal. Laurent Major.

14 h LES FEUX DE LA RAMPE
Orchestre de chambre d'Europe, dir. Nikolaus Harnoncourt: *Ouverture Coriolan* de Beethoven; *Symphonie n° 4* de Schumann; *Symphonie n° 1* de Brahms. Anim. Normand Séguin. Réal. Anne Dubois.

16 h L'EMBARQUEMENT...
Des chef-d'œuvres, des rires, des rites, de l'insolite et des émotions en paroles, en musiques et en chansons. Anim. Myra Cree. Réal. Marie-Claude Sénécal.

17 h 30 RADIOJOURNAL

17 h 50 1, 2, 3 NOUS IRONS AU BOIS
Le monde selon les enfants. Une émission de Cynthia Dubois.

18 h LA FARANDOLE
Des musiques issues du terroir. *Trois Bagatelles*, op. 47, *Valse* op. 54 n° 4 et *Terzetto en do* de Dvorak: Quatuor Albeni et Virginia Black, harmonium; *Pièces enfantines* sur des airs slovaques de Bartok: Michel Beroff, p.: *Concertino lyrique* op. 32 n° 3 de Myaskovsky: The Moscow New Opera Orchestra, dir. Yevgeny Samoilov; *Quatre Variations sur des thèmes de Scarlatti* de Bitch et *Romance sans paroles* op. 67 n° 4 de Mendelssohn: Håkan Hardenberger, tp., Roland Pöntinen, p. Une émission de Janine Paquet.

19 h CHANSONS EN LIBERTÉ
Portrait de la muse de Saint-Germain-des-Près, Juliette Gréco, née le 7 février 1927 (1^{re} de 2). Une émission d'Elizabeth Gagnon.

20 h RADIO-CONCERT
Ensemble orchestral de Paris, dir. Christopher Hogwood; Maria Bayo, sop., Marianne Rørdholm, mezzo: *Symphonie n° 77* de Haydn; *Stabat Mater* de Pergolèse. Anim. Michel Keable. Réal. Odile Magnan. Réal.-coord. Christiane LeBlanc.

22 h RADIOJOURNAL
22 h 10 ILLUSTRES OU INCONNUS
La correspondance d'amour d'Alfred et d'Anne-Marie. Coméd. Guy Mignault et Nadine Desrochers. Narr. Normand Latour. Réal. Claire Couture.

22 h 35 X Y JAZZ
De Vancouver, André Rheaume explore toutes les époques du jazz et la production canadienne. Réal. Dominique Soutif. Réal.-coord. Daniel Vachon.

0 h 04 LA VINGT-CINQUIÈME HEURE
Une émission de Colette Mersy, suivie d'émissions en reprise.

mardi 7 février

6 h RADIOJOURNAL
6 h 07 LES PORTES DU MATIN
9 h 05 MUSIQUE EN FÊTE

Wilhelm Stenhammar, compositeur suédois, né en 1871.

11 h LE BIOGRAPHE ET SA PASSION
Comédie de Maisonneuve, le pionnier de Montréal par Louis-Martin Tard. Anim. Denise Bombardier. Réal. Claude Godin.

11 h 25 LE LIEU COMMUN
Regard sur l'imaginaire dans l'ordinaire. Réal. François Ismert.

11 h 50 1, 2, 3 NOUS IRONS AU BOIS

Voir lundi, 17 h 50.

12 h RADIOJOURNAL
12 h 10 MIDI-CULTURE

12 h 40 LA CORDE SENSIBLE
14 h LES FEUX DE LA RAMPE
Fine Arts Quartet: Ralph Evans et Efim Boico, vl., Jerry Horner, alto, Wolfgang Lauffer, vlc.: *Quatuor en sol bém.*, K. 589 de Mozart; *Quatuor en sol min.* op. 10 de Debussy; *Quatuor «Dissances»* K. 465 de Mozart.

16 h 04 L'EMBARQUEMENT...

17 h 30 RADIOJOURNAL
17 h 50 1, 2, 3 NOUS IRONS AU BOIS

18 h LA FARANDOLE
Trois Mélodies enfantines (inspirées du folklore anglais) de Rutter: The Cambridge Singers et The City of London Sinfonia, dir. John Rutter; *Petit Bestiaire* op. 151 et *Gigue d'Alsie*: Philippe Lemaire, guit.; *Concerto en mi bém.* de Haydn: Sergei Nakariakov, tp., Orchestre de chambre de Lausanne, dir. Jesus Lopez Cobos.

19 h CHANSONS EN LIBERTÉ

Portrait de la muse de Saint-Germain-des-Près, Juliette Gréco, née le 7 février 1927 (dern. de 2).

20 h RADIO-CONCERT
Quatuor Alcan: Brett Molzan et Nathalie Camus, vl., Luc Beauchemin, alto, David Ellis, vlc.: *Quatuor op. 76 n° 3 «Empereur»* de Haydn; *Quatuor op. 135* de Beethoven; *Quatuor en fa* de Ravel. Anim. Michel Keable. Réal. Christiane LeBlanc.

22 h RADIOJOURNAL
22 h 10 PASSAGES

Examiner le rapport entre le temps et la culture. Anim. Georges Leroux. Réal. François Ismert.

22 h 35 X Y JAZZ

0 h 04 LA VINGT-CINQUIÈME HEURE

suivi d'émissions en reprise

mercredi 8 février

6 h RADIOJOURNAL

6 h 07 LES PORTES DU MATIN

9 h 05 MUSIQUE EN FÊTE

Jules Verne, écrivain français, né en 1828.

11 h LANGUE ET ESPACE FRANCOPHONE
L'aventure linguistique au Québec et dans le monde francophone. Anim. Guy Rochette. Réal. Jean-Pierre Saulnier.

11 h 45 ÉNIGMES EN DIRECT

L'Enigme du fruit défendu, une adaptation de Gilbert Turp. Interprètes: Raymond Legault, Geneviève Rochette et Carl Bédard. Mus. Gabriel Thibaut. Réal. Line Meloche. Vous pouvez obtenir des laissez-passer pour assister à cette émission en appelant au (514) 597-7787.

12 h RADIOJOURNAL
12 h 10 MIDI-CULTURE

12 h 15 (approx.) ÉMISSION SPÉCIALE
En direct du Musée de la Pointe-à-Callière à Montréal, dans le cadre de l'inauguration de l'exposition *Le Port*, présentation de la *Symphonie portuaire* de Don Wherry et Paul Steffler. Cette œuvre est interprétée par des instruments inédits: les sirènes de bateaux amarrés au port, le carillon de la basilique Notre-Dame, la flûte d'une locomotive. Une expérience sonore unique! Anim. Mario Paquet. Réal. Hélène Prévost.

12 h 50 (approx.) LA CORDE SENSIBLE

14 h LES FEUX DE LA RAMPE
Orchestre Tafelmusik, dir. Bruno Weil: *Ouv. Don Giovanni* K. 527 de Mozart; *Symphonie n° 87* de Haydn; *Symphonie n° 2* de Beethoven.

16 h 04 L'EMBARQUEMENT...

17 h 30 RADIOJOURNAL

17 h 50 1, 2, 3 NOUS IRONS AU BOIS

18 h LA FARANDOLE

Extr. *Sonate n° 5* et *Sonates n° 3* et 11 de Muffat: Le Freiburger Barockorchester Consort; extr. *Ouvertures de Darmstadt* de Telemann: Alice Harnoncourt, vl., Franz Brüggner, fl., Concertus Musicus de Vienne, dir. Nicolaus Harnoncourt; *Trois Gaillardes* et *Deux Bransles* de Morlaye: Federico Marincola, luth.

19 h CHANSONS EN LIBERTÉ

En pensant à la mer sur les quais d'Amsterdam, de Paris, et d'ailleurs.

20 h RADIO-CONCERT
En direct de la Place des Arts à Montréal. Orchestre symphonique de Montréal, dir. Hans Vonk; Marie-Danielle Parent, sop., Vladimir Spivakov, vl.: *Lonely Child* de Vivier; *Concerto pour violon n° 5* K. 219 de Mozart; *Symphonie n° 4* de Brahms. Anim. Michel Keable et Françoise Davoine. Réal. Richard Lavallée et Christiane LeBlanc.

22 h RADIOJOURNAL

22 h 10 LES GRANDES SÉRIES
Sociétés secrètes et pensée ésotérique au Canada (5^e de 13). La Compagnie du Saint-Sacrement et la Société Notre-Dame de Ville-Marie. Rech. Michel Icart. Anim. René Pothier. Mise en ondes: Sylvie Dufour.

22 h 40 X Y JAZZ
0 h 04 LA VINGT-CINQUIÈME HEURE

suivi d'émissions en reprise

jeudi 9 février

6 h RADIOJOURNAL

6 h 07 LES PORTES DU MATIN

9 h 05 MUSIQUE EN FÊTE

Hildegard Behrens, soprano allemande, née en 1937.

11 h L'HISTOIRE AUJOURD'HUI
Magazine exclusivement consacré à l'histoire. Le rendez-vous de ceux et celles qui s'intéressent au passé pour mieux comprendre notre monde actuel. Int. à Paris: Richard Salesses. Une émission de Pierre Lambert.

12 h RADIOJOURNAL

12 h 10 MIDI-CULTURE

12 h 40 LA CORDE SENSIBLE

Orchestre symphonique de la Radio bavaroise, dir. Oleg Caetani: *Symphonie n° 35 «Haffner»* de Mozart; *Symphonie n° 7* de Bruckner.

16 h 04 L'EMBARQUEMENT...

17 h 30 RADIOJOURNAL
17 h 50 1, 2, 3 NOUS IRONS AU BOIS

18 h LA FARANDOLE
Œuvres de Chopin. Trio: Pamela Frank, vl., Yo Yo Ma, vlc., Emanuel Ax, p. et *Mazurka* en si min. op. 30 n° 2: Kemal Gekic, p. *Trios* avec piano op. 7 n° 1 et 3 de Lalo: Trio Parnassus et Chia Chou, p.

19 h CHANSONS EN LIBERTÉ

Actualités, nouveautés.

20 h RADIO-CONCERT
En direct du Centre national des Arts à Ottawa. Orchestre du Centre national des Arts, dir. Trevor Pinnock; Hakan Hardenberger, tp.: *Les Hébrides* de Mendelssohn; *Concerto en mi bém.* de Haydn; *Vertige* [cré

LA TÉLÉ DU WEEK-END

SAMEDI
CE SOIR
NE MANQUEZ PAS

PAULE DES RIVIÈRES

HOCKEY

Les Islanders de New York affrontent le Canadien de Montréal, ici au Forum.

Radio-Canada, 19h 30

VIVA

Une belle alternative au hockey. Première de deux émissions sur le naufrage du Titanic, reconstitué à l'aide de photos, de films, de journaux intimes et d'entrevues. La suite demain, à la même heure. Produite pour A&E, l'année dernière, l'adaptation française a été faite ici, par Coscient.

Canal D, 20h



LE TÉLÉTHON DE LA PARALYSIE CÉRÉBRALE

En direct du complexe Desjardins, à Montréal, le 19^e téléthon, auquel participent de nombreux animateurs et de nombreuses vedettes.

TVA, 21h

SCULLY RENCONTRE

Robert-Guy Scully s'entretient avec Bernard Pivot, l'animateur de l'émission française Bouillon de culture.

RDI, 21h 30

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

COLUMBO: ÉDITION TRAGIQUE

(5) (Publish or Perish), É.-U. 1973. Drame policier de R. Butler avec Peter Falk, John Chandler et Mickey Spillane. Un détective s'emploie à démasquer un éditeur qui a fait assassiner un écrivain par un tueur à gages.

TVA 15h00 (1h30)

FREEJACK

(5) É.-U. 1992. Science-fiction de G. Murphy avec Emilio Estevez, Mick Jagger et Rene Russo. À la suite d'un accident, un coureur automobile est projeté en l'an 2009 et se voit alors poursuivre par un chasseur de primes.

TVA 18h30 (2h30)

MÈRE ET FILS

(5) (Criss Cross), É.-U. 1992. Drame de C. Menges avec Goldie Hawn, Arliss Howard et David Arnett. Délaissé par son père, un garçon de 12 ans découvre que sa mère gagne sa vie comme strip-teaseuse.

TQS 19h00 (2h)

ENCINO MAN

(6) É.-U. 1992. Comédie fantastique de L. Mayfield avec Sean Astin, Brendan Fraser et Pauly Shore. Un adolescent utilise un homme préhistorique qu'il a déterrés dans son arrière-cour afin de mousser sa popularité à l'école.

ABC 20h00 (2h)

ENQUÊTES INTERNES

(4) (Internal Affairs), É.-U. 1990. Drame policier de M. Figgis avec Richard Gere, Andy Garcia et Nancy Travis. Un nouvel enquêteur de la police découvre qu'un collègue est l'auteur de crimes graves.

TQS 21h00 (2h29)

CANAUX	16:30	17:00	17:30	18:00	18:30	19:00	19:30	20:00	20:30	21:00	21:30	22:00	22:30	23:00	23:30	
2 2 4 6 7 9 9 11 12 13 4 5 6 7 8 9 10 11 13 40	Regards sur la nature	La Ruée vers l'art		Le Téléjournal	R. Passion / Richard Garneau, Matoub Lounes (18:20)	L'Arche de Zoé	Hockey / Islanders - Canadiens					Le Téléjournal	Nouvelles du sport (22:20)	Cinéma / LA FEMME FARDEE (6) avec Jeanne Moreau, Jacqueline Maillan (22:45)		
15 17 24 30 45	L'Histoire... (16:00)	Consommation		Graffiti	On aura tout vu	J'aime la télé	Janette / Les femmes vues par des hommes de différents métiers			3 Gars... / Richard Desjardins, Mario St-Amand	Plaisir de lire / Daniel Pinard	Cinéma / NATALIA (5) avec Philippine Leroy-Beaulieu, Pierre Arditi				
2 4 16 30 35 49	Passion plein air	La Guerre des clans	Le Grand Journal	Misez juste	Cinéma / FREEJACK (5) avec Emilio Estevez, Mick Jagger					Téléthon de la paralysie cérébrale / se poursuit jusqu'à dimanche, 21h00					Loteries (23:23) / Téléthon de la paralysie (23:39)	
5 6 4	Skiing / Coupe du Monde			News		Busby Bodies / Personal Best		Hockey / Canadiens - Islanders					Hockey / Maple Leafs - Flames			
8 13 12	Cinéma / BINGO (15:00)	Babylon 5		Newsline	Contact	RoboCop: The Series		Dr. Quinn, Medicine Woman		Lonesome Dove		Law and Order		CTV News	Nightline	
8 13 22	ABC's Wide World of Sports			News	ABC News	Pub	Jeopardy!	Cinéma / ENCINO MAN (6) avec Sean Astin, Brendan Fraser			The Marshall		News	The Road		
						Discover the...	Hard Copy							Current Affairs		
				ABC News	Simpsons	Star Trek: Deep Space Nine						Baywatch				
3 8 5 10	Pebble Beach Golf (15:00)			News	CBS News	Entertainment Tonight		Dr. Quinn, Medicine Woman			Walker, Texas Ranger		News	Forever Knight		
						Wheel of...	Jeopardy!							Pub		
	U.S.A. Track & Field (16:00)	All-Star Softball Game			NBC News	Jeopardy!	Cheers	Empty Nest	The Mommies	Sweet Justice	Sisters		Saturday Night Live			
						Inside Edition	Siskel & Ebert									
33 57 6 24	Marcia Adams	Graham Kerr's	Gourmet	Lawrence Welk		Austin City Limits		Keeping Up	Waiting for...	One More Audience...		One Foot in...	Bit of Frye...	In the Life		
	People Near...	Future Quest	Victory at Sea	Media Watch	Inside Albany	The Editors	McLaughlin	Fresh Fields	Keeping Up	Fizz	Brittas Empire	Red Dwarf	Eric Clapton: Unplugged	Cinéma (23:40)		
	Hockey (14:00)	Bugs Bunny & Tweety Show	News	Focus Ontario	Red Green	Inside Country	Favorite Songs	Family...	Sweet Justice	The Marshall		Global News		Saturday Night		
	Bookmice	Pingu/DoT/Tot	Polka Dot	Nature...	Senior Report	National Geographic	Cinéma / SILK STOCKINGS (4) avec Fred Astaire, Cyd Charisse			Con. (22:05)		Cinéma / DEEP IN MY HEART (4) avec J. Ferrer				
TSN	Hockey AUAA / Match des Étoiles (15:30)				Sportsdesk	Ess Sat. Night	Inside the...	Heineken Golf Classic			Sportsdesk					
RDS	Rugby / 5 nations (16:00)	Ski univ. Qc / Val St-Côme		Sports 30	Ligue en...	Golf / La Classique Heineken					Moto-marine		Sports 30	Ligue en...		
TV5	Vins et...	Journal Suisse	Thalassa	Mag. / Visions	Journal FR2	Faut pas rêver			Francololies	Patrick Timsit	Autant savoir (22:10)		Le Soir 3 (22:35)	Visions (22:55)	Cercle (23:15)	
CF	Sherlock...	Shlak	Pacifique sud	Robin des bois	Archibald	Kelly	Jeune en jeune									
MP	Musique vidéo (13:00)		VoxPop	Perfecto	Fax	Cimetière CD					Bouge de là		Musique Vidéo			
MM	VideoF. (14:30)	Daily R.S.V.P.		SuperHitVideo	Partridge...	Spotlight		Start Me Up	Big Ticket II: Northern Pikes			VideoFlow	Partridge...	Spotlight		
SE	Mario (15:20)	Concours de circonstances (17:05)				Zoom (18:50)	Le Sang du chasseur (19:20)			Ace Ventura mène l'enquête			Soleil levant			
YTV	Blade Warriors	Woody Wood.	Rocko's	Squawk Box	Are You Afraid	Sweet Valley	Cinéma / FUDGE-A-MANIA (6) avec L. Tarsitano			The Campbells		Snowy River: The McGregor		Must Be Mad!		
TVI	Addition SVP	Miroir, Miroir	L'Enquête	Rock en danse	Juke Box	Watatatow	Hockey / Islanders - Canadiens					Black Jack 21		Roulette VIP	Miroir, Miroir	
TALC	Black Beauty	Little Buddha (17:00) (19:30)			Blown Away (19:00) (21:30)					Army of One						
RD1	Bulletin de...	Aujourd'hui	Bulletin des...	Montréal...	Montréal en...	Monde ce soir	Griffe	Grands Reportages		Le Téléjournal	Scully	Mémoire vivante / URSS		La Ruée vers l'art		
D	Cent Ans (16:00)	Grands Crimes du XXe siècle		Samedi de...	A. Hitchcock	Le Goût du monde		Viva: Titanic I			En rappel: Yvon Deschamps		Navarro			

